1

À la recherche des principes d'une psychothérapie des psychoses

Il s'agissait, dans les années 55, de donner plus de consistance au courant dit « psychogénétique » qui dans le monde psychiatrique faisait brèche dans la dominance traditionnelle du point de vue « organo-génétique » ; entre les deux tendances l'organo-dynamisme et surtout Henri Ey rassemblaient la nouvelle psychiatrie française. La thèse de Jacques Lacan sur « la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité » avait été publiée vingt-cinq ans plus tôt ; elle fait date aujourd'hui. Mais les années 55 étaient aussi celles du renouvellement de la thérapeutique psychiatrique par la découverte et l'utilisation en pratique courante des drogues psychotropes donnant appui au postulat des « organicistes ». Dans le milieu psychanalytique français, on peut dire que la Société psychanalytique de Paris et son Institut régnaient encore sans partage dans une orthodoxie post-freudienne. Aux États-Unis, la psychanalyse s'apprêtait à terminer l'apogée de sa puissance et de sa gloire : c'est de là que nous parvenaient les témoignages d'expériences déjà confirmées de traitement des psychotiques par des praticiens formés à la psychanalyse. Dans le même temps, en France, naissaient ou se développaient des expériences originales aussi bien dans le secteur public que dans le secteur privé. Ma thèse dont le présent texte constitue la version « publique » s'inscrivait dans ce courant : mais elle se spécifiait par le souci d'y expérimenter et d'y mettre en œuvre des catégories et des concepts que Lacan forgeait en ce temps, occupé comme il l'a toujours été par l'élaboration d'une pensée qui convînt à son objet, à savoir « la réalité psychique », pour reprendre un terme freudien.

L'Évolution psychiatrique, n° 11, 1958, p. 377-419.
Repris dans *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*, n° 8, 1988.
Ce travail constitue « l'essai théorique » que nous avions annoncé lors d'une précédente publication (*L'Évolution psychiatrique*, 1956, n° 2, p. 515-540) [S.L.].

C'est ainsi qu'on trouvera dans ce travail le recours un peu trop systématique, j'en conviens, à la « robuste trilogie » réelle, symbolique, imaginaire, à celle du signe, du signifiant et du signifié, à celle in statu nascendi *du sujet (pas encore barré : S), du petit autre (a) et grand Autre (A), enfin au concept lacanien — sinon freudien — de forclusion. « Mots clés » qui pourraient aujourd'hui figurer en conclusion d'un « abstract » standardisé, prêt dans la grande mémoire morte du « computer ». Je crois cependant que si la rédaction du Bloc-Notes a souhaité republier ce texte, ce n'est pas après avoir consulté son fichier électronique, mais parce que restait vif dans son inconscient le souvenir flottant d'y avoir retrouvé ou découvert les fragments « d'un mot pour un autre », de Jean Tardieu, ou lu en souriant la fantaisie de l'inclassable délire ornithologique. Je lui en sais gré*[1].

> « Au sujet de la genèse des formations délirantes, certaines analyses nous ont appris que le délire s'y découvre comme une pièce appliquée sur une déchirure survenue primitivement dans la trame des rapports entre le moi et le monde extérieur[2]. »

Notre propos est ici de formuler quelques principes pouvant servir de fondement rationnel à une psychothérapie des troubles psychotiques d'évolution prolongée.

Nous ne saurions cependant, dans le cadre limité de ce travail, entreprendre comme il conviendrait pourtant de le faire une « étude historique » suivie d'un « état actuel » de la question de la psychothérapie des psychoses. H. Ellenberger[3] et P.C. Racamier[4] pour la schizophrénie, H. Ey et R. Pujol[5] pour les délires chroniques, nous ont donné sur ce sujet d'excellentes et récentes mises au point auxquelles nous ne saurions rien ajouter. Mais ce sont ces travaux qui, joints à notre jeune expérience, nous ont conduit aux réflexions qui nous serviront aujourd'hui d'introduction.

Il nous a bien semblé, en effet, qu'après l'époque historique, où le contenu des manifestations psychotiques fascinait les pionniers de la science psychanalytique, qu'après les efforts de Federn pour rendre compte de son action thérapeutique, la tendance contemporaine soit toute pragmatique ; et chacun, retroussant ses manches à la mode de Rosen, de se mesurer à

---

1. Cette introduction figure dans *Le Bloc-Notes de la psychanalyse*. [Ndlr]
2. S. Freud, « Névrose et psychose », *G.W.*, XIII, p. 369.
3. « Psychothérapie de la schizophrénie », *EMC*, Psych., t. I, 37.295 C 10.
4. « Psychothérapie psychanalytique des psychoses », *La Psychanalyse d'aujourd'hui*, t. II , p. 575.
5. « Groupe des "délires cliniques" », *EMC*, Psych., t. I, 37 299 A 10.

sa façon avec le psychotique. Tentatives patientes souvent hardies, parfois couronnées de succès nous sont maintenant rapportées en leurs détails par les publications récentes ; les précisions techniques y sont nombreuses, attitude, distance, rythme et protocole des séances, ambiance thérapeutique, mais on cherche vainement dans ces travaux quelque tentative de conceptualiser véritablement l'expérience d'une action efficace ; tout au plus quelques expressions telles que « principe de réalité », « force du moi » (ou toute autre qualité du même Moi énigmatique), « régression », empruntées à la théorie psychanalytique des névroses se trouvent-elles « plaquées » au hasard sur l'un des temps de l'expérience, mais il faut bien reconnaître que cette prothèse ne saurait résister à l'épreuve de la réflexion.

Ainsi donc trouvons-nous toujours aussi pertinente et actuelle cette remarque de L. Kubie en conclusion de 250 pages de travaux sur la psychothérapie des schizophrènes[1] : « Nous n'avons ni éclairci ce que nous estimons être l'essence du processus schizophrénique, ni posé aucune formulation théorique comme base de travail. » À quoi P.C. Racamier, qui le cite, ajoute : « Il faut bien convenir qu'il ne se trompe pas. »

Qu'il nous suffise donc maintenant de rappeler en un mot ce qu'impliquent essentiellement les deux termes en cause de « psychothérapie » et de « psychose ».

Qui dit « psychothérapie » suppose la nécessité fondamentale de pouvoir rendre compte rationnellement de l'expérience qui se développe entre le patient et son thérapeute. Mais il semble juste de dire que l'usage d'une méthode née de l'étude particulière des névroses ne saurait être simplement transposé et sommairement adapté dans le champ de la psychose ; or nous pensons que le phénomène psychotique constitue une structure profondément originale, irréductible aux formes névrotiques connues. Dans une telle perspective (d'ailleurs conforme aux vues freudiennes sur les psychoses si passionnément contestées par certains), la psychose relève donc d'un mode de psychothérapie particulier qui doit dégager ses principes d'une étude de la nature propre du trouble psychotique.

Quant au concept de psychose, rappelons que, si l'on met à part les troubles aigus et démentiels, il recouvre essentiellement deux grands groupes de maladies mentales : les schizophrénies et les délires chroniques. Or, c'est le groupe des schizophrénies qui a fait l'objet de la majorité des travaux consacrés jusqu'à ce jour à la psychothérapie des psychoses ; il en reste toujours la meilleure indication du point de vue du pronostic. Mais, si l'on accepte de renoncer provisoirement à la satisfaction immédiate du succès thérapeutique, il faut reconnaître que l'approche des délires chroniques permet une étude plus complète de la nature propre du trouble psycho-

1. *Psychotherapy with Schizophrenics*. Symposium, édité par Brody et Redlich, Intern. Univers. Press, New York, 1952.

tique en proposant à notre observation une structure stable plus aisément accessible et plus sûrement « analysable ». C'est donc la voie que nous avons choisie pour tenter de dégager les fondements d'une psychothérapie rationnelle des psychoses.

Est-il nécessaire de rappeler aussi à quel point l'opposition entre la « saine » clinique et la théorie « abstraite » nous paraît aujourd'hui désuète et n'occuper plus guère que ceux qui ignorent l'une et l'autre ?

Deux observations — dont nous regrettons de ne pouvoir ici que les résumer à l'extrême — ont été pour nous l'occasion de développer notre réflexion sur la nature propre de la psychose.

La première est celle de Pierre, un chauffeur de taxi âgé de 33 ans, qui se plaint d'idées obsédantes de jalousie à l'égard de sa femme et se sent envahi par le désir d'interpréter en fonction de ses préoccupations les moindres événements dont il est le témoin. Sans vouloir ici entrer dans le détail de son histoire et de son observation[1], notons que son cas se situe aux confins de la névrose et de la psychose et pose la question de l'interprétation du symptôme majeur, le doute, que l'on peut appeler obsession de la confiance ou délire de jalousie ; c'est en fait l'analyse des caractères propres de notre expérience clinique qui nous a permis de trancher en faveur de la nature psychotique du trouble en mettant *en évidence l'équivalence significative de tous les points de son discours*. C'est d'ailleurs ce fait seul que souligneront les quelques exemples extraits de cette observation cités dans le présent travail.

La deuxième observation à laquelle nous ferons ici de larges emprunts est celle de Bernard qui n'est pas sans rappeler par de multiples traits celle du Président Schreber. Il s'agit d'un instituteur de 42 ans qui présente un délire d'interprétation d'une très grande richesse dont il avait noté la genèse, les progrès, les détours et l'efflorescence enfin dans une intéressante auto-observation (journal, notes, essais) ; fait remarquable, nous trouvons dans ses écrits le récit en double version d'un épisode aigu, dit « délire mystique », ayant duré une semaine environ ; d'une part, vingt feuillets écrits au jour le jour, d'autre part, une version rétrospective où il tente de rendre compte *a posteriori* de son expérience « fabuleuse ». C'est principalement au texte écrit par le malade que nous nous référerons pour mieux situer les problèmes que Bernard nous a, comme tant d'autres délirants, mais peut-être mieux que tout autre, proposés[2].

Mais il est certain que l'expérience clinique ne peut prendre son plein sens que dans la mesure où nous sommes capables de l'ordonner

---

1. L'observation est rapportée en son entier dans ma thèse « Contribution à l'étude des principes d'une psychothérapie des psychoses » (Paris, 1957).
2. Le texte intégral de cette très longue observation se trouve sous le titre « Journal intime d'un délirant », par J. Delay, T. Lemperière, Ph. Benoît et S. Leclaire, dans *L'Encéphale*, 1955, t. XLIV, n° 6, p. 532 à 577.

rationnellement. Comme une matière brute, souvent abondante et trop généreuse, l'observation clinique du délirant nous propose interminablement les mêmes problèmes et nous lasse parfois par l'uniformité des mêmes questions. Il est naturel de s'efforcer alors de « réduire » à quelques mécanismes élémentaires l'expression profuse du délire et, en fin de compte, de tenter d'en donner « une formule » dont la valeur est le plus souvent contestable. À l'opposé d'un « clinicisme » impénitent et envahissant — si nous pouvons nous permettre l'introduction de ce néologisme — nous trouvons ainsi le théoricien qui prétend tout réduire à sa formule abstraite, et rien ne se prête mieux que l'expérience clinique à cet exercice de réduction explicative à tout prix dont psychogénétistes et organicistes connaissent également les excès enthousiastes. Sans prétendre pour autant à une position éclectique nous essayerons, dans la mesure du possible, d'éviter les écueils qui se présentent tout naturellement sur la voie du théoricien ; c'est dire que nous nous efforcerons d'éviter la tentation d'élaborer une théorie achevée qui ne saurait être actuellement que prématurée, pour proposer seulement à l'attention du clinicien quelques concepts[1] aussi rationnellement transmissibles que naturellement utilisables au niveau de l'expérience quotidienne.

Moment nécessaire d'une recherche clinique, *la conceptualisation de l'expérience* ne saurait être un but en soi que dans la mesure où elle reste ouverte au mouvement dialectique qu'elle promeut.

Nous centrerons notre réflexion successivement autour de quatre thèmes fondamentaux, ceux-là mêmes que l'on retrouve couramment utilisés par tous ceux qui s'occupent de psychothérapie des psychoses.

Dans une première partie, nous fondant sur l'opinion commune qui fait du psychotique un sujet qui a perdu de quelque façon le contact avec le réel, nous nous interrogerons sur la nature de *l'expérience de la réalité*.

Nous partirons, dans un deuxième temps, de la formule qui dit que pour avoir accès au monde psychotique il faut savoir *parler son propre langage* et nous tenterons de comprendre ce qu'est le propre du langage à la lumière de l'étude sommaire du signe linguistique.

Dans une troisième partie, nous attardant à l'étude de la « communication » si difficile *avec le psychotique*, nous nous attacherons à mieux situer son « moi » dont il est convenu de dire qu'il est profondément perturbé, voire disloqué.

Dans une dernière partie enfin nous essayerons d'aborder les *problèmes dynamiques* spécifiques de la psychose, et ce qui fait que les notions

1. Contrairement à M. Male, qui « se méfie des concepts » (Bonneval, 13 avril 1957) nous ne craignons pas d'en rencontrer, fussent-ils en liberté, car nous sommes, comme lui cette fois, de « courageux » thérapeutes.

de conflit et de refoulement que l'on trouve au cœur de la genèse d'une névrose ne suffisent en aucune façon à élucider le phénomène psychotique dans son irréductible originalité.

L'expérience de la réalité

Cette question nous est clairement posée par Bernard dès les premières pages de son journal (19 janvier 1951)[1] : « Mardi dernier, le professeur de dessin B. m'a présenté une fléchette à la pointe acérée. Cet objet avait été projeté en sa présence par un élève. Ce matin dans le réfectoire, un élève m'a présenté une aiguille qu'il avait ramassée à terre. Pour tout esprit cartésien, poursuit-il, il n'y a évidemment aucune corrélation entre ces deux objets qui m'ont été présentés et l'incident nocturne relaté[2] ».

Nous ne nous arrêterons ici que sur un aspect particulier des problèmes que peuvent nous poser ce passage du journal. Si la réalité des objets en cause, fléchette, aiguille, ne semble ici faire aucun doute — il ne s'agit pas de perception hallucinatoire — quels sont les caractères particuliers de l'expérience que fait Bernard de leur réalité ?

Si telle est donc la question que nous pouvons légitimement nous poser, abandonnons-la un instant, le temps de mieux l'éclairer, pour y revenir tout à l'heure. Mais remarquons bien en passant que la question ainsi posée évite le problème purement philosophique (mais non moins intéressant) de la réalité et de l'objet, pour n'envisager que celui, soumis à notre pratique, de *l'expérience de la réalité*.

Il est clair ainsi, pour prendre un exemple plus plaisant mais peut-être trop connu, que le parapluie dans sa réalité objective d'instrument destiné à nous protéger des intempéries ne trouve en cette fonction que sa réalité la plus prosaïque ; chacun sait, qui s'est avisé d'oublier son parapluie chez le psychanalyste, en quoi ce mage vous le transforme ; il n'est plus possible dès lors, tant cette histoire fut vite répandue, de perdre son parapluie, ou tout simplement d'en rêver, sans s'interroger désormais peu ou prou sur ce qui vient ainsi de vous arriver « en réalité ».

Mais sans recourir à ces artifices psychanalytiques qui troublent à plaisir, prenons pour exemple l'expérience que nous pouvons avoir de la réalité d'un objet. J'ai sur mon bureau un cendrier de cuivre en forme de mortier avec un pilon. Qu'en est-il de cet objet réel, et de l'expérience que nous pouvons en avoir ?

Un technicien en métaux y verra un objet lourd en *cuivre* massif, le distinguant ainsi du bronze ou d'une fonte dorée, lui attribuant, s'il vient chez moi pour récupérer les vieux métaux, plus ou moins de valeur. L'amateur d'art pourrait y voir un *bibelot* rustique, de façon grossière et à

1. *Loc. cit.*, p. 539.
2. « Réveil en sursaut avec la sensation d'une violente piqûre derrière la nuque. »

son sens peu élégant ; mais s'il est en plus antiquaire il pourra y reconnaître *l'objet ancien* dont l'âge fait la valeur et qu'il distinguera au premier coup d'œil de l'objet semblable de facture moderne ; l'enfant y trouve un *jouet* qui tinte et l'homme pratique enfin n'y voit qu'un *cendrier* qu'il juge malcommode.

Les expériences ainsi constituées de la réalité de cet objet se trouvent donc très diverses dans leur valeur et leur formulation : cuivre, bibelot, antiquité, jouet et cendrier peuvent rendre compte également de sa réalité. Pour ne pas compliquer cette analyse je n'indiquerai pas la provenance qui donne pour moi sa valeur à cet objet effectivement ancien chargé de ce fait d'une réalité supplémentaire de témoignage.

La question reste ouverte, semble-t-il, de ce qui constitue les caractères de réalité de l'expérience que l'on peut avoir de cet objet. Ce ne saurait être le témoignage de nos sens puisque cet objet que j'évoque prend un caractère de réalité aux yeux du lecteur pour autant tout au moins qu'il accorde foi à ma parole ; nul ne songera non plus aujourd'hui à faire de sa « matérialité » le critère de sa réalité dans notre expérience.

Il importe donc de remarquer qu'aucun nom ne saurait à lui seul évoquer la réalité de l'objet en cause : ni « cuivre », ni « bibelot », ni « antiquité », ni « jouet », ni même « cendrier », car cendrier peut évoquer une soucoupe de faïence peinte, un pavé de verre, celui qui se trouve au-dessous d'un foyer, voire un marchand de cendres ; ce n'est que dans la mesure où j'associe une description formelle à ce nom, que dans la mesure où j'en décris la forme en tronc de cône renversé, fermé à un bout, évasé à l'autre et renflé extérieurement en son centre, comme certain type de mortier de pharmacien, que je peux prétendre avoir rendu compte clairement de mon expérience de la réalité de cet objet. Car inversement, si je ne pouvais qu'en décrire la forme, la réalité de l'objet nous échapperait car il serait pour nous comme un fragment irréel d'une photographie sans nom.

Il semble donc que, pour que nous ayons l'expérience de la réalité de cet objet, il faut que nous soyons capable de lui distinguer une forme spécifique, contour, poids et couleur, de nous en faire une *image* et simultanément que nous puissions lui donner un nom, c'est-à-dire que nous puissions le situer dans un monde conventionnel en le *symbolisant* ; quel que soit en effet le nom que nous choisissions pour le symboliser, bibelot ou cendrier, nous le faisons entrer de ce fait dans un univers de langage dont nous verrons plus loin ce qui le constitue en propre.

Nous proposerons alors de dire que l'expérience de la réalité d'un objet nécessite deux opérations simultanées mais différentes : il doit être en même temps *imaginé* et *symbolisé*.

L'extrême simplicité de cette illustration ne saurait en aucun cas nous autoriser à en faire une formulation exemplaire. Ainsi, il est bien certain

que la « forme » est déjà, en elle-même, hautement symbolique, qu'un « tronc de cône » ne peut se concevoir sans référence à un système symbolique très élaboré.

C'est plutôt au sens où la forme évoque l'absence de vie, comme l'image le défaut de volume, que nous avons choisi, à la suite de Lacan, ce terme traditionnel pour l'opposer au symbole. Ce n'est donc, nous le soulignons, que dans cette acception au niveau de cette valeur suggestive que nous choisissons le mot d'*imaginaire* pour désigner ce qui se situerait plutôt du côté de l'ombre et de l'image indistincte que de celui du pouvoir de discrimination, de nomination et de désignation, proprement « symbolique » et humain.

Ces indications nous paraissent nécessaires car nous nous heurtons là, selon toute vraisemblance, à ce que ces vocables d'image et de symbole évoquent déjà en chacun d'idées préconçues ou acquises sur l'imaginaire et le symbolique ; si l'imaginaire évoque l'irréalité du songe et s'oppose communément au réel, si le symbole chargé d'implications poétiques, religieuses, mystiques, souvent méconnu et mal défini recouvre volontiers l'usage de la métaphore, voire de l'allégorie, nous proposons au contraire d'envisager ces deux catégories de l'imaginaire et du symbolique comme constitutives de l'expérience de la réalité. Sans prétendre trancher ici d'un problème philosophique, il est donc nécessaire que nous précisions en quelques mots l'usage que nous faisons habituellement, à la suite de J. Lacan, de ces deux termes avant de remettre en question notre proposition.

« L'expérience du réel suppose l'usage simultané de deux fonctions corrélatives, la fonction imaginaire et la fonction symbolique. »

Est « *imaginaire* » tout ce qui, comme l'ombre, n'a aucune existence propre, et dont cependant, à la lumière de la vie, on ne saurait concevoir l'absence ; tout ce qui, sans pouvoir de distinction, noie la singularité, échappant ainsi à toute emprise véritablement rationnelle ; est imaginaire ce qui s'oppose irrémédiablement ou se confond indistinctement sans aucun mouvement dialectique ; est imaginaire le rêve... tant qu'il n'est pas interprété.

Est « *symbolique* » tout ce qui n'a en soi aucune valeur autre que celle d'indiquer le joint, le lien (conformément à la valeur étymologique du mot) et la « place » ; c'est le signe plus, ou moins, le chiffre, c'est le trait d'union, la virgule, le mot sans même qu'il soit un nom. La formule algébrique illustre bien le niveau symbolique dont il s'agit, ce qui, en soi-même, n'a aucun sens, mais le donne à tout le reste.

Il serait vain de croire pour autant que l'imaginaire ou le symbolique puissent évoluer pour leur propre compte, qu'il existe quelque plan imaginaire ou symbolique à l'état pur, si ce n'est peut-être, précisément, dans la psychose.

Toute forme et tout objet peut être investi à un degré variable d'une valeur symbolique, ainsi qu'en témoigne l'objet pris pour exemple, et corrélativement aucun symbole ne peut se passer de support imaginaire.

Ainsi, pour l'objet réel que nous avons considéré, le cendrier, il n'a précisément ce *caractère de réalité* que dans la mesure où il s'inscrit pour nous, à la fois *dans le plan imaginaire,* tronc de cône ayant la forme d'un mortier fait en cuivre poli, forme sans nom à laquelle un autre objet innominé peut ressembler ou dont il peut différer par quelque détail et, à la fois dans la mesure où il s'inscrit *dans le plan symbolique* grâce auquel, quel que soit le système conventionnel que nous prenions pour référence, nous pouvons le nommer : cuivre, bibelot, jouet ou cendrier.

C'est parce que notre expérience d'un tel objet peut s'inscrire et s'inscrit en fait à la fois dans ces deux plans que nous pouvons en droit dire que nous l'avons expérimenté comme réel et prétendre dès lors à la communicabilité de cette expérience.

Il est bien difficile de trouver un exemple d'expérience dont on puisse rendre compte, qui échappe à cette règle constitutive, sinon peut-être, et c'est là ce qui nous importe, précisément dans le monde du psychotique. L'objet non symbolisable, celui qui n'entre dans aucun système symbolique, c'est justement le monstre étrange du rêve indistinct et de la fantasmagorie paraphréniques ; quant à celui qu'on ne peut imaginer, à celui qui n'a que valeur de symbole, qui joint tout, signifie tout et rien, plane sur un monde sans forme, nous pouvons y reconnaître l'objet-symbole, le néologisme du monde schizophrénique.

Sans même nous référer au monde de la psychose, la distinction que nous proposons à la suite de J. Lacan nous a déjà rendu d'appréciables services au niveau de la pratique quotidienne de la psychothérapie des névroses. Il nous est même apparu que c'est d'une confusion habituelle entre l'imaginaire et le symbolique dans l'appréhension du réel que résultent beaucoup de difficultés techniques et théoriques rencontrées en psychanalyse ; nous nous sommes consacré à ce problème particulier dans notre précédent essai critique.

S'il nous fallait enfin résumer en peu de mots ce que cette distinction nous a permis d'entrevoir au niveau de la structure des névroses et des psychoses, nous dirions que :

— *La névrose* indique en quelque sorte une perturbation du « métabolisme interne » entre les trois pôles imaginaire, symbolique et réel ; ainsi l'obsédé imagine obstinément le symbolique comme pour s'en défendre alors que l'hystérique symbolise l'imaginaire pour refuser toute forme et en changer comme il parle. Mais il ne s'agit, au niveau de la névrose, que d'un déséquilibre interne qui favorise tel usage de la fonction symbolique ou imaginaire aux dépens de l'autre et donne son caractère particulier à l'appréhension du *réel ainsi constitué* chez de tels patients.

— Mais la perturbation est d'un autre ordre au niveau du *phénomène psychotique* : c'est l'usage partiel ou total de l'une de ces fonctions qui semble *faire radicalement défaut* ; non point comme dans la névrose, sur

le mode d'une inhibition fonctionnelle plus ou moins localisée, mais au contraire sur le mode d'un manque d'un autre ordre, qui évoque la défaillance organique sans pouvoir cependant y trouver son explication ultime ; c'est le manque radical d'usage de l'une de ces fonctions, imaginaire ou symbolique, qui rend compte du caractère très particulier de la réalité pour le psychotique de ce que l'on appelle volontiers sa *perte de la réalité*.

Ainsi, le schizophrène comme nous l'avons indiqué semble vivre dans un monde symbolique qui constitue sa réalité dépourvue de tout lien imaginaire, sans forme, sans limite et sans poids. À l'inverse le délirant paranoïaque expérimente la réalité sur un mode purement imaginaire, logique et purement formel, sans ouverture proprement symbolique car il n'y a rien à joindre de ce qui est imaginairement lié.

C'est ainsi que nous revenons après un long détour à la question d'où nous étions parti : quels sont les caractères particuliers de l'expérience que fait Bernard de la réalité de la fléchette ou de l'épingle ? Notre réponse pourra maintenant être brève.

Bernard scotomise la valeur symbolique de la fléchette en tant que « jouet » d'enfant ; il n'en retient que la forme « pointe acérée » semblable en cela à l'épingle et corrélative de la sensation de piqûre aiguë. Le lien logique s'établit ainsi à partir du caractère purement formel, « imaginaire » tel que nous l'avons défini de l'objet réel, pour constituer une sorte de « syntaxe imaginaire ». Nous pouvons donc dire que pour Bernard l'expérience de la réalité de l'objet est ainsi constituée par la dominance exclusive du facteur imaginaire et le rejet quasi complet, dans le champ en question, de tout appoint symbolique. Pourquoi ? C'est ce que nous tenterons d'approcher par d'autres voies.

Nous savons ce que de telles formulations présentent d'incomplet et de partiel. Nous n'ignorons pas ce qu'on risque à tenter d'être simplificateur pour mieux se faire entendre ; car il est certain que si, comme il est naturel, on se laissait aller à se servir de ces références, *imaginaire et symbolique*, comme d'un système à tout faire, on se trouverait bien vite tenté d'y réduire toute expérience en une formule qui ne pourrait aller que s'obscurcissant.

Souvenons-nous donc qu'il s'agit ici d'introduire une distinction nécessaire dans la confusion de *l'irréalité*, celle que l'on oppose à la *réalité* dont il est tant question dans le « contact avec le psychotique ». Cette distinction dans le champ de l'irréalité consiste à discriminer l'imaginaire et le symbolique, tout en les considérant comme constitutifs et corrélatifs de la réalité.

Ainsi replacés dans leurs dimensions relatives, nos exemples peuvent illustrer la nécessité d'une théorie qui rende compte de l'expérience de la réalité chez le psychotique, et indiquer un style de recherches qui nous semble susceptible de fonder une approche thérapeutique rationnelle de ces malades. C'est dans le même esprit que nous aborderons maintenant les problèmes de la langue.

L'emploi du langage

« 27 a travaillé très dur l'année dernière ; 59 travaille toujours en liaison avec 66... 46 est toujours un ange... 102 est très pâle, pauvre 102, si je pouvais quelque chose pour lui[1]. »

Un tel discours n'a rien de délirant et même ne nous surprend que très modérément tant il devient commun de numéroter les individus. Pourtant il s'agit ici d'autre chose que d'un simple système de repérage numérique substitué à l'identification nominale ; le nombre 66, Bernard nous le dit, est chargé d'une puissance particulière et il ne serait pas équivalent de désigner le sujet en question par son prénom ou par 66, de même qu'il n'est pas indifférent d'appeler quelqu'un par son patronyme ou son prénom.

Il ne nous suffirait donc pas, si nous voulions « *parler le même langage* » que notre patient, que nous possédions le code par lequel il chiffre ses élèves, mais il faudrait encore et surtout que nous partagions et connaissions toute la symbolique des nombres et son interprétation particulière par le malade. Mais sans doute cela serait-il encore insuffisant car dans un autre secteur de son langage, le mot « arbre » évoque avant tout « personnage »[2], alors que pour nous ce lien ne s'établit en général que métaphoriquement, et qu'arbre renvoie plus généralement à bois, forêt ou allée par exemple.

Il nous apparaît déjà de la façon la plus claire que la langue est composée de signes qui s'évoquent l'un l'autre et dont les liens supportent la signification. On croit volontiers que le mot constitue un signe spécifique — l'arbre est un arbre et le personnage un personnage — mais il est aisé de constater que même en dehors de tout langage délirant il n'en est point ainsi, que rien n'est plus contingent et relatif que le mot, que le même signe change à tout instant de valeur et de signification selon le contexte qui le supporte ; par exemple le mot observation change de sens selon que nous disons que nous nous sommes livrés à l' « observation » de Bernard ou que nous faisons allusion à l' « observation » que son directeur fit un jour à Bernard.

Mieux encore, tout semble indiquer que s'il est aisé de remplacer un mot, voire un nom, par un autre signe, un chiffre par exemple : « 46 est toujours un ange », il est non moins aisé de le remplacer tout simplement par un autre mot. Rien n'est plus propre à nous introduire ainsi aux problèmes spécifiques de la langue que l'œuvre du regretté Professeur Froeppel, dont Jean Tardieu a recueilli quelques précieux fragments. Ainsi *Un mot pour un autre*[3] est une « comédie en un acte » introduite par le préambule suivant :

1. *Loc. cit.*, p. 547.
2. *Loc. cit.*, pp. 560 et 566.
3. Gallimard, Paris, 1951.

« Vers l'année 1900 — époque étrange entre toutes — une curieuse épidémie s'abattit sur la population des villes, principalement sur les classes fortunées. Les misérables atteints de ce mal prenaient soudain les mots les uns pour les autres, comme s'ils eussent puisé au hasard les paroles dans un sac. Le plus curieux est que les malades ne s'apercevaient pas de leur infirmité, qu'ils restaient d'ailleurs sains d'esprit, tout en tenant des propos en apparence incohérents, que, même au plus fort du fléau, les conversations mondaines allaient bon train, bref, que le seul organe atteint était le « vocabulaire ».
« Ce fait historique — hélas, contesté par quelques savants — appelle les remarques suivantes :
« Que nous parlons souvent pour ne rien dire,
« Que si, par chance, nous avons quelque chose à dire, nous pouvons le dire de mille façons différentes... »

Mais venons-en à la comédie :

« Madame dans son salon s'apprête à recevoir Mme de Perleminouze que la bonne vient d'annoncer :
« MADAME (fermant le piano et allant au devant de son amie) : Chère, très chère peluche ! Depuis combien de trous, depuis combien de galets n'avais-je pas eu le mitron de vous sucrer !
« Mme DE PERLEMINOUZE (très affectée) : Hélas ! Chère ! j'étais moi-même très, très vitreuse ! Mes trois plus jeunes tourteaux ont eu la citronnade, l'un après l'autre. Pendant tout le début du corsaire, je n'ai fait que nicher des moulins, courir chez le ludion ou chez le tabouret, j'ai passé des puits à surveiller leur carbure, à leur donner des pinces et des moussons. Bref, je n'ai pas eu une minette à moi.
« MADAME : Pauvre chère ! Et moi qui ne me grattais de rien !
« Mme DE PERLEMINOUZE : Tant mieux ! Je m'en recuis ! Vous avez bien mérité de vous tartiner, après les gommes que vous avez brûlées ! Poussez donc : depuis le mou de Crapaud jusqu'à la mi-Brioche, on ne vous a vue ni au « Water-proof », ni sous les alpagas du bois de Migraine ! Il fallait que vous fussiez vraiment gargarisée !
« MADAME (soupirant) : Il est vrai !... Ah ! Quelle céruse ! Je ne puis y mouiller sans gravir »

Sans vouloir ici rapporter l'ensemble de cette comédie, rappelons que le comte de Perleminouze s'y fait surprendre par son épouse dont il ignorait la présence, alors qu'il vient galamment visiter « Madame ». Le comte est dans le plus grand embarras, se sent pris au piège d'une véritable « transpiration » et se retire avec dignité :

« LE COMTE (ouvrant la porte derrière lui et partant à reculons face au public) : C'est bon ! C'est bon ! Je croupis ! Je vous présente mes garnitures. Je ne voudrais pas vous arrimer ! Je me débouche !

Je me lape ! (S'inclinant vers Madame) Madame, et chère cheminée !... (Puis vers sa femme) Ma douce patère, adieu et à ce soir. (Il se retire.)

« Mme DE PERLEMINOUZE (après un silence) : Nous tripions ?

« MADAME (désignant la table à thé) : Mais, chère amie, nous allions tortiller ! Tenez, voici justement Irma ! (Irma entre et pose le plateau sur la table. Les deux femmes s'installent de chaque côté.)

« MADAME (servant le thé) : Un peu de footing ?

« Mme DE PERLEMINOUZE (souriante et aimable, comme si rien ne s'était passé) : Vol-au-vent !

« MADAME : Deux doigts de potence ?

« Mme DE PERLEMINOUZE : Je vous en mouche !

« MADAME (offrant du sucre) : Un ou deux marteaux ?

« Mme DE PERLEMINOUZE : Un seul, s'il vous plaît ! »

Rien n'indique mieux que cette fantaisie poétique à quel point le signe linguistique, le mot, manque de spécificité rigoureuse dans sa valeur significative, car chacun comprendra que « transpiration » dans un certain contexte est équivalent à « conspiration ». Mais ce jeu n'est possible, et c'est ce qu'il importe de souligner, que dans la mesure où tout le reste du discours offre une syntaxe correcte et claire. Il n'est enfin possible, ajoutons-le, que joué par un poète qui ne choisit pas du tout « au hasard » ces mots de substitution, bien au contraire. Ainsi, on ne saurait nier la valeur riche d'évocation de « tortiller », choisi pour poétiser « prendre le thé ».

Il nous faut maintenant, pour pousser plus avant notre étude de la langue et du signe, nous référer au « Cours de linguistique générale » de Ferdinand de Saussure qui nous propose de considérer la linguistique comme une branche de la *sémiologie* ou science des signes. Il nous fait remarquer (p. 101) : « La langue est le plus complexe et le plus répandu des systèmes d'expression, c'est aussi le plus caractéristique de tous ; en ce sens, la *linguistique peut devenir le patron général de toute sémiologie*, bien que la langue ne soit qu'un système particulier. »

Il est difficile de méconnaître qu'une part majeure de la sémiologie psychiatrique, c'est-à-dire des signes que nous retenons dans notre pratique psychiatrique, se situent au niveau de la parole, aspect singulier de la langue, et c'est au niveau de cette sémiologie que cliniquement nous nous trouvons placés.

Qu'est-ce donc que le signe, élément de toute sémiologie ? C'est ce que la sémiologie linguistique, mieux que toute autre, peut nous apprendre. Nous ne prétendons pas pour autant assimiler purement et simplement les signes de la vie psychique et les signes linguistiques ; rien cependant n'a de plus proche parenté que la vie psychique et la vie de la langue, au sens saussurien du terme ; c'est précisément ce qui nous apparaîtra dans l'étude brève que nous allons faire du *signe*.

Le signe n'est pas qu'une étiquette assujettie sur un objet d'une façon spécifique et définitive ; qu'il nous suffise pour nous en convaincre de considérer que le mot « *siège* » ne saurait jamais qu'accessoirement se trouver épinglé sur un objet, car s'il peut se coller sur telle « *chaise* », reconnaissons que nous pourrions lui préférer tout simplement l'étiquette « chaise ». Mais ce même signe « *chaise* » peut en tant qu'étiquette se coller sur le support de palier qui en mécanique se nomme ainsi et il indique de plus, dans la technique des nœuds, celui qui ne coulisse pas. Inversement, le mot « *siège* » dont nous étions parti pourrait, en tant qu'étiquette, servir à désigner un fauteuil, une table, un appui de fenêtre, un tronc d'arbre moussu, ou inversement la partie de notre individu que nous y posons, sans même évoquer l'encerclement prolongé d'une cité.

Si donc le signe linguistique ne saurait être, comme l'indique Saussure, ce qui lie un nom à une chose, *signe-index* ou *signe-étiquette*, qu'est-il donc ?

C'est ce que Saussure nous apprend en considérant tout d'abord l'aspect le plus élémentaire et le moins contestable du signe dans la langue parlée, celui d'un fragment de chaîne sonore ; prenons ainsi le *fragment de chaîne sonore* que j'articule « palan » : c'est un *signifiant*.

Pris ainsi isolément, phonétiquement, ce fragment de chaîne sonore ou *signifiant* ne veut rien dire du tout parce qu'on ne sait pas exactement entre autres s'il y a une césure entre « pa » et « lan ».

Ce signifiant ou fragment de chaîne sonore ne prend un sens, c'est-à-dire valeur de signe, qu'à partir du moment où le contexte évoque la lenteur d'une démarche, à « pas lents », un problème géographique, « pas Laon », dans l'Aisne, mais Caen dans le Calvados, le « pal en » terre plutôt que dans le corps du supplicié, ou encore le « palan » d'une voiture de dépannage.

Les *idées ou concepts* ainsi évoqués, démarche, ville, supplice, système de levage, sont appelés par Saussure les « signifiés » par opposition à la chaîne sonore ou « *signifiant* » aux multiples possibilités.

Le signe est alors, selon Saussure, ce qui joint le signifiant au signifié, le fragment de chaîne sonore « pas » au concept d'un « moment de la marche » ou le signifiant Laon au concept de la ville, par exemple.

Telle est la nature propre du signe de joindre le signifiant au signifié.

Il apparaît tout de suite alors que le signe ne peut prendre sa pleine valeur de signe joignant un signifiant à un signifié que dans le contexte plus vaste d'un *ensemble de signes* tel qu'une phrase par exemple.

> « De toutes les comparaisons qu'on pourrait imaginer, écrit Saussure, la plus démonstrative est celle qu'on établirait entre le jeu de la langue et une partie d'échecs. De part et d'autre on est en présence d'un système de valeurs et on assiste à leurs modifications. Ainsi, le cavalier, dans sa matérialité pure, hors de sa case et des autres condi-

tions du jeu (les règles), ne représente rien pour le joueur et ne devient élément réel et concret qu'une fois revêtu de sa valeur et faisant corps avec elle. Supposons, poursuit Saussure, qu'au cours d'une partie cette pièce vienne à être détruite ou égarée, peut-on la remplacer par une autre équivalente ? Certainement. Non seulement un autre cavalier, mais même une figure dépourvue de toute ressemblance avec celle-ci sera déclarée identique, pourvu qu'on lui attribue la même valeur. »

C'est ainsi que le comte de Perleminouze déclarait se sentir victime d'une « transpiration » et nous le comprenions parfaitement.

Ainsi donc, de même qu'au jeu d'échecs le cavalier en place nous renvoie par sa seule présence à la considération attentive des autres pièces alliées et adverses, présentes et absentes, et de leur place, de même dans la langue tout signe linguistique nous renvoie de la façon la plus claire à tous les autres signes présents et absents. Dans la langue, c'est « *partout et toujours ce même équilibre complexe de termes qui se conditionnent réciproquement* » ; cela apparaît avec une particulière évidence si l'on envisage le seul fait de la place du mot. Il n'est pas indifférent de dire avec les éléments : terre, tourne, autour et soleil, « la terre tourne autour du soleil » ou l'inverse.

Mais ce qu'il importe surtout de saisir c'est que chaque terme dans toute phrase ne *prend son sens* que dans la mesure où il nous renvoie à une infinité d'autres signes pour les associer ou les exclure : terre exclut ainsi terre s'opposant à mer, ou terre de l'ambigu « retour à la terre » ; terre renvoie ici à planète et de ce fait exclut « lune » ou « Mars » mais évoque gravitation et ainsi de suite pour chacun des termes de la phrase pris en lui-même et dans ses rapports réciproques ; « tourne » changera ainsi légèrement de sens — si l'on peut dire — selon qu'il est suivi d' « autour » ou de « sur » (son axe).

Nous pouvons maintenant formuler la proposition fondamentale de la linguistique — et d'ailleurs de toute sémiologie digne de ce nom :

« *Le signe est toujours signe d'une absence et renvoie à un autre signe ;* ou encore, *le signe n'est que signe de l'absence des autres signes et y renvoie.* »

Notons cependant que ce principe (qu'il serait au reste souhaitable de ne jamais oublier) demande, aussitôt posé, qu'on y apporte quelque atténuation. Ainsi, il n'est pas exact de dire qu'au jeu d'échecs, le cavalier puisse être remplacé par n'importe quelle autre figure, même dépourvue de toute ressemblance ; certes, le fait de lui attribuer la même valeur permet de jouer quand même, mais cette pièce substituée s'intégrera mal dans l'ensemble du jeu, trop ou trop peu remarquée selon les cas, par le joueur comme par son adversaire ; rien ne serait en effet plus troublant pour les joueurs que de convenir que dans l'un des jeux, une tour ou un fou fasse office de cavalier.

Il en est de même pour le mot, et nous avions noté à propos de « Un mot pour un autre » le lien spécifique — fût-il poétique — qu'il garde avec sa signification.

Il nous faut préciser maintenant en quoi ces principes de sémiologie et de linguistique sont non seulement utiles mais nécessaires au niveau de notre pratique psychiatrique quotidienne. Doublement, et c'est ce que nous allons nous efforcer de détailler.

Tout d'abord, il faut remarquer que dans notre expérience clinique, nous sommes à tout propos préoccupés de signification. Il convient ici de noter que l'on n'a que trop tendance à s'intéresser exclusivement à la valeur spécifique du signe, au niveau précisément où il constitue un symptôme, ou un ensemble symbolisé, un syndrome. Mais l'erreur fréquente est de faire d'un élément quelconque du discours ou de l'observation une valeur symptomatique qu'il ne possède pas en tant qu'élément. Cependant, en dehors des symptômes dont il est de bonne règle clinique de les soumettre à une vigilante critique, nous devons aussi retenir les autres éléments qui deviennent, dès lors qu'on s'y arrête, un *signe,* encore brut en quelque sorte. C'est au niveau de la considération de ces signes élémentaires que nos réflexions peuvent et doivent servir.

Freud nous a montré que rien dans la vie psychique n'était sans intérêt et nous a enseigné à porter notre attention sur tous les éléments qui la constituent, signes variés, divers, révélateurs, trompeurs. Il nous a rappelé l'utilité de reprendre ainsi tous les éléments tels qu'ils se présentent, sans prétendre opérer au départ quelque réduction ou transmutation, à les considérer en somme comme des signes au sens saussurien du terme.

Dans notre expérience clinique, nous portons constamment attention, c'est ce que Freud nous a appris, à la valeur significative des éléments pourtant non symptomatiques de prime abord ; ce que nous avons dit du signe linguistique vaut, à n'en pas douter à ce niveau de la pratique. Ainsi la locution « feu d'artifice » employée par tel patient[1] dans le fil de son discours, pour non symptomatique qu'elle soit, ne nous renvoie pas moins à d'autres éléments du même discours, à savoir « obsession » (du feu) et « goût » (de l'artifice). C'est ainsi que nous découvrons le sens véritable de la phrase qui comprend la locution « feu d'artifice » en nous laissant porter par elle à d'autres points fragmentaires du discours.

Il est juste de dire alors que la *signification* dégagée *résulte du SENS choisi dans un réseau de signes.*

Le sens, ou signification, qu'avec Freud nous prétendons reconnaître aux discours névrotiques et dont nous avons à nous occuper peut donc être

1. L'exemple est développé dans un travail intitulé « Les grands rythmes de la cure psychanalytique » (Coll. « Recherches et débats », n° 21, nov. 1957, p. 44-45). [Ce

compris avant tout comme une *direction particulière dans un réseau de signes,* et nous usons pour l'explorer du principe de libre association qui prend ainsi sa pleine valeur. À sens ou signification ce qui s'inscrit dans un réseau de signes, réseau dont le caractère propre est d'être complexe, pluridimensionnel, et non point univoque.

En deuxième lieu, nous pouvons en tant que psychiatre être intéressé par la linguistique, non seulement par ce qu'elle nous rappelle de la valeur relative du signe, mais aussi et surtout par ce qu'elle nous apprend de la constitution propre du signe linguistique en tant qu'il joint le signifiant au signifié.

Ce sont là des concepts relativement nouveaux en psychiatrie mais la familiarité de leur usage dans l'exercice quotidien permet à celui qui s'y livre de mieux comprendre cet avis de Claude Lévi-Strauss : « La catégorie du signifiant est la plus haute manière d'être du rationnel » (à quoi il ajoute, perfide : « ... mais nos Maîtres n'en prononçaient même pas le nom »)[1].

Or *c'est précisément au niveau du phénomène psychotique que nous voyons ce signe linguistique,* le mot en tant que tel *se dissocier en ses éléments constitutifs, signifiant et signifié.* Mais le signe ainsi dissocié continue pourtant à être utilisé par le psychotique trompeusement en tant que signe, bien que profondément dénaturé. Le psychotique utilise alors le signe amputé tour à tour de sa fonction de signifiant ou de sa valeur de signifié.

Pour mieux nous faire comprendre nous pourrions prendre pour exemple d'un mot réduit à sa valeur de signifiant un détail plaisant qui marqua l'un des entretiens que nous eûmes avec Pierre, le jaloux.

Il vint un jour à la consultation avec un imperméable neuf et nous dit qu'il appelait désormais ce vêtement : « beaujolais » ; ne nous laissant pas le temps de mettre une étiquette sur ce symptôme il commenta : lorsqu'il eut, avec sa femme, acheté cet imperméable, elle lui dit, confirmant leur choix, qu'il était « joli ». Il fut satisfait mais aussitôt envahi d'un doute : si le vêtement était joli et que sa femme le remarquait, pourquoi ne notait-elle pas au passage que lui aussi, Pierre, était plaisant, et il fut assailli par l'idée que le mot joli appliqué à l'imperméable évoquait en fait un ami de jeunesse de sa femme, un de ceux dont il se montrait si jaloux : « Jo ». Désormais l'imperméable ne pouvait plus être « joli » ; tout au plus pouvait-il, comme lui se voulait aux yeux de sa femme, être « beau » ; quant à « Jo » incidemment évoqué dans l'histoire il ne pouvait, par comparaison, qu'être « laid ». L'ensemble, moi je suis *beau* et *Jo* est *laid,* associé à l'idée que son vêtement plaît à sa femme donne ainsi pour nom à son imperméable : « Beaujolais ».

---

texte se trouve reproduit dans *Écrits pour la psychanalyse, 1, Demeures de l'ailleurs,* Seuil/Arcanes, Paris, 1998, p. 59 et suiv.]

1. *Tristes Tropiques,* [Plon, Paris, 1955], p. 47.

Cela peut nous paraître un jeu, mais pour Pierre il n'en est rien et c'est sur le ton le plus grave qu'il continue en nous racontant que bien vite, et malgré le son joyeux de l'évocation « Beaujolais », il ne put conserver à l'imperméable ce nom qui lui posait encore trop de problèmes.

Ainsi lui vint-il l'idée d'associer plus intimement à sa propre personne l'admiration que vouait sa femme à son vêtement et il le nomma ou se nomma simultanément « Apolloche ». Ce nom évoquait tout d'abord la beauté légendaire d'Apollon, et il aurait aimé que sa femme lui dît spontanément et sans ironie qu'il était aussi beau qu'Apollon ; mais d'autre part, tout comme joli, ce nom contenait dans ses replis son deuxième prénom, Paul, pareil à celui d'un autre rival supposé : « Polo ». Il fut donc convenu par-devers lui que l'ironie et le manque de sérieux du terme Apolloche substitué à Apollon indiquait simplement que par comparaison à lui Pierre, Polo était « moche », le vrai Paul restant apparenté à Apollon.

C'est ainsi qu'au moment de notre entretien son imperméable, fortement lié à sa personne, se nommait « Apolloche ».

S'il se fût agi là d'un simple jeu de mots comme chacun se risque parfois à en faire, notre patient s'en fût servi autrement ; il aurait surgi comme un lapsus ou aurait été utilisé, comme nous avons tendance à le faire, de manière plaisante. En réponse, nous aurions pu de même tenter de saisir l'occasion pour reposer sous une forme nouvelle la question du doute ou de la jalousie, bref, remettre le dialogue en marche à partir d'une formulation nouvelle surgie de cette occurrence.

Jeux de signifiants pourrait-on dire, qui, contrairement aux jeux de mots vrais, n'offrent aucune prise à notre interprétation. Nous pourrions pour un névrosé traduire « Apolloche » par « je suis beau comme Apollon et Polo est moche » ; mais nous ne pouvons le faire pour notre psychotique qui semble incapable de joindre de façon stable, élective et utilisable un concept signifié au signifiant dont il joue pour en faire un signe aux possibilités multiples, mais équivalentes. Ainsi le signifiant Apolloche évoquera par la suite aussi bien un spectacle à l'Apollo que le polochon du lit conjugal ; mais Apollo, comme polochon ou « Polo est moche » renvoient de façon équivalente à l'interrogation dubitative et stéréotypée sur l'amour dont il peut être l'objet.

Bernard nous donne dans son journal un exemple à la fois plus simple et plus dépouillé de signe réduit à sa valeur purement signifiante ; le 28 avril 1951 il note avoir rencontré dans un café un fou « qui prétendait connaître l'hymne suisse. Il gueulait son hymne : « c'est très bien, c'est très bien, c'est très bien ». J'ai beaucoup réfléchi à cet *hymne vidé de tout son contenu*[1]. Il

1. C'est nous qui soulignons.

portait une lourde signification[1] ». Cet hymne vidé de tout son contenu, c'est bien le signe réduit à sa valeur de signifiant et vidé de tout signifié ; il n'est rempli que d'un signifiant unique : « c'est très bien ». Mais pour Bernard c'est justement cette absence de tout élément signifié qui le fascine car ce vide semble agir à la façon d'un appel d'air. Il le comble aussitôt de toute une série de significations bénéfiques — en accord avec le signifiant « c'est très bien » — significations qu'il ne nous détaille pas autrement que par cette remarque : « il porte une lourde signification ». Mais désormais, tout ce qui a quelque lien avec ce signifiant qu'est « l'hymne suisse vidé de tout son contenu » prend par une sorte de jeux d'association entre signifiants une égale et aussi obscure valeur bénéfique. Ainsi le 10 octobre 1951 il note sa rencontre avec le « fou pédalant » : « Il avait la mine épanouie et tendait à bout de bras, sublime fou, un petit écusson rouge avec au centre la croix blanche suisse[2]. » Ce signifiant de la croix suisse « lui réjouit le cœur d'un coup... et lui a rappelé ce fou... qui chantait si faussement l'hymne suisse ». Il conclut alors, mieux que nous ne pourrions le faire : « *Mon fou pédalant me signifiait bien par l'insigne suisse que tout allait bien*[3]. » « Je pénétrais dans le préau de l'école, la mine fraîche, l'œil joyeux, et je tombais sur mon inspecteur Monsieur L. qui fut le meilleur homme du monde avec moi. Tout allait très bien. »

Nous pouvons maintenant tenter de formuler de façon simple ce qui peut caractériser, en fonction du signe, du signifiant et du signifié, la psychose, et la distinguer de la névrose.

Ainsi, pour la névrose il est aisé de comprendre qu'il s'agit principalement d'une perturbation qui se situe au niveau de l'usage des relations significatives, c'est-à-dire des relations entre les signes dont nous avons vu que le propre était de s'évoquer l'un l'autre ; l'obsédé use même de cette propriété fondamentale du signe pour construire son réseau obsessionnel dont l'effet est pour le moins de diminuer la libre circulation du sens. Ce trouble au niveau des relations entre les signes est l'évidence même dans l'observation des névroses : courts-circuits, relations privilégiées, relations interdites, relations par voie de détour, y sont habituelles et facilement reconnues. Il nous faut ajouter cependant, pour brouiller un peu les cartes, qu'une telle perturbation entraîne forcément un retentissement au niveau de la constitution de certains signes, tout au moins pour renforcer la valeur d'une de ces faces, signifiante ou signifiée.

Mais au niveau de la *psychose,* si les relations entre les signes sont aussi perturbées, ce n'est là qu'un aspect mineur d'un trouble beaucoup plus fondamental : l'altération première se situe au niveau de la constitution

1. *Loc. cit.*, p. 540.
2. *Loc. cit.*, p. 540.
3. C'est nous qui soulignons.

même du signe. Cette altération peut logiquement prendre deux formes, constituant l'une et l'autre un signe pathologique, monstrueux en quelque sorte :

Signe fait d'un signifié sans signifiant, et surtout

Signe fait d'un signifiant sans signifié.

Signe monstrueux car il ne correspond plus à sa propre nature et joint alors n'importe quoi, forme ou concept, à l'élément défaillant.

Nous pouvons indiquer ainsi, à titre de repère, que l'usage principalement signifiant du signe ne spécifie qu'insuffisamment le phénomène psychotique mais répond à l'opinion courante qui veut que le psychotique fasse usage des mots dans « son sens à lui », c'est-à-dire nous livre des signes au concept défaillant. Mais cette correspondance entre l'opinion commune et notre point de vue ne doit pas nous empêcher de constater que cette même dissociation au niveau de la constitution du signe peut être moins apparente, voire passer inaperçue, pour autant que le signifiant en cause, même vidé de tout son contenu, garde dans le discours une place apparemment normale. Ainsi lorsque Bernard nous parle du coupe-file vert de son ami Guy[1], le signifiant « vert » garde ici l'apparence d'un signe normal, d'un mot qui se trouve à sa juste place ; et pourtant, nous savons par le compte rendu des expériences délirantes que le signifiant ou fragment de chaîne sonore « ver » se retrouve indifféremment, avec son pouvoir maléfique, apparemment lié à des concepts très divers en dehors de celui de la couleur : ver de terre, la lettre V, et comme fragment signifiant à l'intérieur d'autres signifiants : ver/seau, ver/tèbre, et surtout dans l'aphorisme : « l'intro/ver/sion c'est le ver solitaire[2] ». Or, dans tout cet enchaînement délirant ce qui importe, sous toutes ces formes, c'est le signifiant « ver » indépendant de tout concept, mais lié à une valeur élémentairement maléfique, contrairement au signifiant « suisse » par exemple, chargé lui de valeur bénéfique.

De même, et à un niveau d'analyse moins littérale, on peut dire que pour Schreber — si nous considérons avec J. Lacan qu'est première chez lui la question de la procréation et de la fonction du père dans celle-ci — nous pouvons dire que le signifiant « père » semble ne répondre chez lui à aucun signifié, à aucun concept, ce qui n'empêche pas qu'il peut employer le mot de façon apparemment pertinente. Le signifiant père prend alors indûment la valeur de signe en tant qu'il est mis en circulation dans le discours, *mais sa véritable valeur en l'occurrence est d'indiquer l'absence, le manque du signifié ou concept père* : c'est ainsi tout au moins qu'il conviendrait de comprendre le langage du délirant dans sa dimension proprement pathologique.

Si nous voulions à notre tour nous laisser aller au jeu des comparaisons suggestives, nous pourrions dire qu'un tel usage du signe dans son aspect purement signifiant fonctionne pour le sujet à peu près sur le mode d'un

1. *Loc. cit.*, p. 543.
2. *Loc. cit.*, p. 554.

indicateur de direction qui, au lieu d'indiquer le projet du chauffeur, lui indiquerait à lui-même la direction qu'il doit prendre.

Inversement, dans les troubles de la série plus purement schizophrénique, il semble que les concepts, les signifiés, ne puissent réussir à se constituer en signe par association stable avec un fragment de chaîne sonore ou signifiant. Le signe, ainsi amputé de tout lien stable avec un signifiant, introduit la valeur propre du signifié, c'est-à-dire la valeur propre du ou des concepts dans toute forme qu'il investit. Tout mot, toute chose, toute forme, tout songe devient *signifiant d'un concept sans nom*.

Nous voudrions encore, avant de conclure cette brève étude sur l'emploi du langage chez le délirant, donner une indication sur la valeur prééminente de cette catégorie du signifiant, car la chaîne sonore, parlée ou écrite, *est là* avec nous, avant nous, dans les textes sacrés, dans toute la littérature, dans les lois et aussi — c'est ce que nous voulions indiquer — dans *l'inconscient* ; il dépend de nous ici comme ailleurs d'en garder la lettre ou d'en retrouver l'esprit.

Il nous semble donc que c'est au niveau d'une étude attentive de la langue que nous pourrons déceler ce qui en fait chez le psychotique l'altération spécifique et reconnaître du même coup la façon efficace d'y porter remède ; il nous a semblé ainsi, à une première approche, que chez le délirant la véritable signification de certains mots était précisément d'indiquer par l'usage d'un signifiant « délié » de toute attache l'absence, le manque du signifié qui pourrait y répondre.

Une fois de plus il nous faut reconnaître l'extrême perspicacité des malades et nous citerons ici, avant d'aborder la question plus précise de la communication, cette remarque de Schreber au chapitre XV de ses *Mémoires* : « Les oiseaux miraculés ne comprennent pas le sens des mots qu'ils disent ; ils disposent par contre d'une susceptibilité naturelle pour la consonance des sons. »

Les modes de communication avec le moi psychotique

Rien ne saurait encore mieux introduire la question qui va maintenant nous occuper que cette remarque de Schreber dont la pénétrante intuition a marqué pour tout psychothérapeute le monde de la psychose : « On dit que je suis un paranoïaque et on dit que les paranoïaques sont des gens qui rapportent tout à eux ; dans ce cas ils se trompent car ce n'est pas moi qui rapporte tout à moi, c'est lui qui rapporte tout à moi, c'est ce Dieu qui parle sans arrêt à l'intérieur de moi par ses divers agent. »

Rappelons de même comment Bernard posait implicitement et explicitement la question de sa propre subjectivité[1] : « Pourquoi m'a-t-on choisi,

1. *Loc. cit.*, p. 572.

qui suis-je, quels sont les projets de Dieu sur moi ? » Si d'un côté il a le sentiment très vif de sa propre subjectivité et s'affirme comme témoin irréductible « gênant par sa moralité », il faut reconnaître que tant d'assurance cache mal l'inquiétude profonde, véritablement métaphysique, que l'on trouve au cœur de la plupart des délires de ce type et que la question « qui suis-je » que nous venons de citer ne traduit que faiblement. Est-il un témoin de Dieu, un être exceptionnel, pleinement responsable ou au contraire, comme toute son expérience tendrait à le lui faire admettre, n'est-il qu'un objet que l'on rabaisse, que l'on humilie, que l'on persécute pour le réduire véritablement ?

Le « plan général[1] » de son délire indique bien ce souci :

> « But : abaissement de *la conscience du sujet* ;
> inspirer le complexe d'infériorité chez lui ;
> le rendre timide, l'abaisser.
> On attaque toujours dans la faiblesse du mort. »

À l'extrême d'ailleurs, c'est de le réduire à l'état de cadavre qu'il s'agit. Toute cette série d'expériences, inaugurées par la scène humiliante imposée par la mère chez le confiseur[2], est devenue l'aliment de choix des thèmes délirants persécutifs. Mais il est clair que la question sous-jacente reste unique, celle du mode d'affirmation de sa propre subjectivité.

Mais corrélativement à cette interrogation quasi métaphysique sur sa propre subjectivité se pose celle de la qualité propre d'autrui ; bien vite il apparaît que le sujet délirant ne peut plus reconnaître *qu'un seul autre*, un seul sujet véritable. Tous les autres sujets ne sont pas de vrais sujets responsables ; ils ne sont que des instruments entre les mains d'un maître. La plupart sinon tous les individus rencontrés ne sont plus dès lors, comme le dit Bernard au début de son journal (30 novembre 1950)[3], que des « agents provocateurs », des « séides subventionnés » et toutes les expériences deviennent des « scènes composées ». Bien vite il ne reste plus au monde que deux sujets véritables, le délirant et son persécuteur, un seul moi et un seul autre autour desquels tout gravite ; lui, Bernard, témoigne du côté de Dieu vers lequel, bien qu'incroyant comme Schreber, il se sent appelé ; de l'autre côté, en face de lui, les puissances qui veulent détruire le seul témoin.

On peut dire que l'on retrouve ces constantes structurales dans la plupart des délires de type paranoïaque. Comment rendre compte de cette sub-

1. *Loc. cit.*, p. 552.
2. À cinq ans, elle lui fit rendre une bouchée de chocolat qu'il avait dérobée chez le confiseur (*loc. cit.*, p. 534).
3. *Loc. cit.*, p. 538.

jectivité inquiète et de sa production délirante, comment comprendre cette dualité subjective inexorable qui marque l'aboutissement du délire et surtout comment y répondre lorsque le patient nous interroge ? C'est là ce qui nous pousse à considérer dans leur ensemble les problèmes de communication et d'intersubjectivité. *Qui parle à qui et de qui ?*, telle pourrait être notre question liminaire.

Disons tout de suite que le problème ainsi soulevé, « qui parle à qui ? », ne saurait se concevoir sans l'appoint d'une étude visant à situer plus précisément les rapports du sujet à la *communication* par excellence que sont le langage et la parole. Un tel souci, fondamental à notre sens, constitue l'essence même du travail qui se poursuit sous l'impulsion et la direction de J. Lacan. C'est à ses travaux les plus récents[1] qu'il nous faut ici renvoyer le lecteur soucieux de reconnaître le progrès que constitue dans l'étude des rapports du sujet au langage la distinction, au sein de ce monde de signification, de ses éléments que sont le *signifiant et le signifié*.

Le problème de la communication ne pourra, en dernière analyse, que s'éclairer en rapport avec une étude approfondie de la structure du signifiant, dont la *chaîne symbolique* centre véritablement tout dialogue.

Mais pour en revenir à notre question, remarquons que l'intersubjectivité est devenue un lieu commun des discours sur la psychanalyse ; de ce fait, ce que cette notion recouvrait de vérité nécessaire s'est bien vite estompé dans une confusion voilée par ce mot suggestif. Nous tenterons donc, à la suite de J. Lacan, de reprendre l'étude de la relation entre deux sujets avec ce qu'elle comporte d'irréductible et d'ambigu, car il est bien certain qu'en dehors du monde psychotique la relation ne s'établit jamais véritablement entre *deux*, mais entre *trois* sujets ; c'est l'âme du complexe d'Œdipe et le fondement rationnel de la relation du même nom, mais nous ne saurions ici nous étendre sur ce point qui relève plus particulièrement de l'étude des névroses.

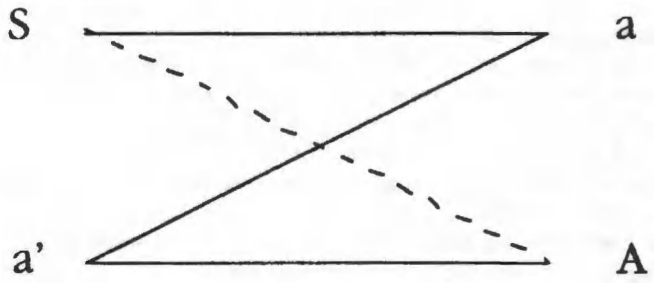
Pour simplifier les choses et même user d'un schéma dont la trompeuse simplicité ne doit pas nous faire oublier ces quelques remarques liminaires sur la véritable dimension de la relation œdipienne, figurons par S et A les deux sujets (le sujet et l'autre) de la relation intersubjective. Mais il est un autre élément qu'il nous faut aussitôt introduire dans cette relation, c'est le « *moi* ». On ne tend plus guère aujourd'hui à confondre théoriquement le « moi » concept psychologique avec le « *sujet* » ; il faut reconnaître cependant que pratiquement la confusion est encore fréquente

1. *La Psychanalyse*, n° 3, PUF, Paris, 1957. « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud ».
— Séminaire, Sainte-Anne, 1957-1958, Les formations de l'inconscient. Compte rendu par J.-B. Pontalis, *Bulletin de psychologie*.
— *La Psychanalyse*, n° 4, PUF, Paris, 1958.

qui fait du moi le sujet en question. Il est clair pourtant qu'aucun sujet ne saurait se réduire à son moi plus proche du personnage, de l'apparence ou du rôle que de la conscience ou de la subjectivité à proprement parler, de celle qui, à la limite comme point central et virtuel, participe essentiellement de l'ordre symbolique tel que nous l'avons défini plus haut ; le moi semble donc, dans le même système de référence que nous avions adopté pour situer l'expérience du réel, se situer très aisément du côté de l'ordre imaginaire. Sans vouloir entrer ici dans des discussions plus proprement psychanalytiques sur la conception du moi, nous proposerons d'adopter, dans la perspective que nous avons choisi de prendre, cette définition du moi : « *Le moi est le lieu des identifications imaginaires du sujet* ». Notre intention est surtout d'indiquer par là la fonction imaginaire du « moi » (formation, déformation, information) par opposition au caractère symbolique du « sujet ».

Nous désignerons donc pour notre schéma par a le moi du sujet S et a' le moi du sujet A, car c'est sous les formes du moi qu'apparaît à chacun la subjectivité propre de l'autre (« a » par référence à « autre »).

Nous pouvons maintenant schématiser la communication telle qu'elle s'établit communément entre deux sujets par une ligne sinueuse en forme de Z



Z qui va de S en a, de là en a' puis en A, ou inversement. Ce que nous voulons indiquer par ce schéma, c'est le détour nécessaire par a et a', par les « moi » pour joindre les deux sujets S et A ; tel est le mode habituel, de « toi à moi » de la communication intersubjective qui ne saurait prétendre hors de quelques cas très particuliers à une voie plus directe. Nous appellerons alors l'axe joignant a-a' *axe imaginaire* dans la mesure où il joint les deux « moi » dont nous avons souligné la fonction imaginaire et nous nommerons la diagonale virtuelle, représentée en pointillés, S-A *axe symbolique* car il joint en effet le centre virtuel, purement symbolique, d'une subjectivité irréductible par nature.

Nous pensons pouvoir maintenant grâce à ce schéma simpliste (et comme tout schéma partiellement faux) indiquer plus commodément en quoi se trouve perturbée la voie de communication qui doit nous donner accès au monde de la psychose.

Pour qu'une communication s'établisse entre S et A il est donc nécessaire que les différents segments du détour en Z s'ajoutent intégralement. Or s'il est un fait cliniquement certain, comme nous venons tout à l'heure de le rappeler, c'est que le psychotique se trouve dans le plus grand embarras au sujet de sa propre subjectivité, comme de la subjectivité de l'autre. En effet, la communication n'est possible que dans la mesure où lorsque je parle (par l'organe de mon moi) je reconnais que c'est moi qui parle en tant que sujet, dans la mesure où j'assume les paroles prononcées par moi ; de même lorsque je prête attention au discours de mon interlocuteur sans le prendre le plus souvent au pied de la lettre, j'ajuste ses paroles à la mesure de la subjectivité que je lui prête, m'efforçant de reconnaître l'intention plus ou moins maîtrisée qui l'anime.

Or c'est cela très précisément que nous ne pouvons plus faire avec le psychotique ; c'est cet ajustement de sa parole à la mesure de sa subjectivité que nous ne pouvons plus parvenir à réaliser et cela pour les meilleures raisons. En effet, non seulement, comme l'affirme le langage commun, il ne sait pas toujours ce qu'il dit, mais surtout il ne reconnaît pas ce qu'il dit et selon son propre aveu « *ça parle* » en lui ; qu'il ne sache pas ou ne reconnaisse pas son dire ne signifie pas pour autant qu'il ne comprenne pas ce qui est ainsi articulé. Pas plus qu'il ne peut reconnaître vraiment comme sien son discours dont il dit alors qu'il lui est suggéré, imposé, transmis à distance par exemple, pas plus qu'il ne peut, en dehors de toute interprétation projective de ce type, assumer simplement en tant que sujet certaines des paroles qu'il articule, pas plus ne peut-il accorder à la mesure de la subjectivité de l'autre les paroles qui lui sont adressées par son interlocuteur[1].

---

1. L'état actuel des recherches de J. Lacan sur la structure du signifiant doit permettre de présenter bientôt une analyse plus précise de ces phénomènes hallucinatoires. Il distingue en un schéma exemplaire (voir Séminaires, compte rendu par J.-B. Pontalis, dans le *Bulletin de psychologie*) deux états du signifiant : la « chaîne du signifiant » constituée au niveau des phonèmes, et le « cercle du discours » constitué par des sémantèmes. Il peut ainsi mieux différencier et situer le message et le code, de même qu'il indique sans équivoque le « lieu de la métaphore » et « l'objet métonymique ». Normalement le message doit être authentifié au niveau symbolique du code. Or la fonction symbolique du père est avant tout liée à cette fonction de gardien de la loi et dépositaire du « trésor signifiant ». La prise en considération de ce défaut d'authentification au niveau symbolique doit pouvoir aider à rendre compte de ces messages toujours plus ou moins inachevés que forment les « voix ».

Tout se passe, pour nous référer à notre schéma, comme si la communication se trouvait de quelque façon interrompue entre S et a, entre le sujet et son moi et que le délirant se comporte tantôt comme une subjectivité radicale participant de l'essence divine en tant que témoin irréductible, tantôt comme un personnage, un moi, vivant d'une dialectique imaginaire mais incapable de se référer à son centre subjectif symbolique ; ce moi désinséré de toute référence subjective est alors la proie d'un pseudo-rationalisme purement imaginaire ouvert aux influences et manœuvres à distance, victime désignée de toutes les intentions imaginaires d'autrui qui prennent alors corps et réalité, pourrait-on dire, dans ce milieu imaginaire coupé de toute référence symbolique. Corrélativement l'interlocuteur est, comme nous l'avons vu, le plus souvent réduit à ce fantoche, à ce « séide subventionné », autrement dit au personnage a' qui est son moi dans son apparence en effet purement formelle ; ou bien alors, négligeant toutes les apparences, le délirant ne voit plus dans autrui, que cette subjectivité alterne, que la manifestation de ce Maître qui dirige la plupart des autres « fantoches » ou, comme les appelle si pertinemment Schreber, ces « ombres d'hommes bâclées à la six-quatre-deux ».

On pourrait donc, sur notre schéma, figurer cet état de chose par une rupture entre S et a et aussi entre A et a', si bien que la seule voie de communication restante serait a-a', qui constitue selon notre définition l'axe imaginaire de la communication intersubjective. C'est ainsi que nous sommes amenés à figurer le type de relation délirante paranoïaque s'établissant entre deux « moi », entre deux imaginaires, et vouée dès lors à tous les excès et toutes les contradictions flagrantes inhérentes à cet ordre imaginaire, pathologiquement séparé de son corrélatif nécessaire à une saine appréhension de la réalité, à savoir l'ordre symbolique. Dans le plan imaginaire, qui est aussi d'une certaine façon, mais différente, celui de l'obsédé, c'est le règne du miroir de la dialectique spéculaire, du mirage, du doute, d'une dualité sans recours, d'une opposition duelle irréductible ; c'est aussi le lieu d'élection de toutes les élaborations pseudo-rationnelles, des constructions obsessionnelles au rationalisme morbide, de la logique paranoïaque à la causalité délirante ; dans ce monde de l'image et de la forme où toute combinaison devient possible, opposition, fusion, comparaison, jeux de signifiants surtout, les raisons s'imbriquent indéfiniment les unes aux autres pour atteindre dans le délire l'exubérance d'une imbrication de cellules cancéreuses ; la perte de toute référence véritablement et solidement subjective semble rendre compte de ce « décentrage » symbolique fondamental.

C'est ainsi que dans le monde imaginaire — celui de la relation paranoïaque — il ne peut y avoir que deux êtres, le bon et le mauvais, qui s'affrontent éternellement, irréductiblement, dans une lutte à mort : « Le monde, dit Bernard à la suite de tant d'autres, est partagé entre les puis-

sances du Bien et du Mal : il y a deux courants, celui de gauche, le mauvais, celui de droite, le bon. Je suis moi-même à l'intersection des deux...[1] » Comme nous le faisions remarquer plus haut, c'est aussi le type de relation que par rapport à la relation ternaire de l'Œdipe on nomme en psychanalyse relation précœdipienne ; mais cette relation purement duelle prend dans le délire un caractère absolu et un développement inconnu au niveau de la névrose.

Telle semble donc être la situation, figurée sur notre schéma de la communication, du psychotique délirant ; limité à l'axe imaginaire a-a' il se trouve confiné dans une relation duelle typiquement imaginaire où l'affrontement agressif se perpétue en un jeu indéfini de miroirs. Incapable de reconnaître le centre symbolique de sa subjectivité il use pourtant comme tout un chacun du langage commun ; mais nous avons vu que ce langage même se faisait bien vite par la dislocation de ses éléments constituants, des signes en signifiants aberrants sans signifié, le témoin éloquent de cet exil subjectif. Désormais nous pouvons dire que le sujet ne maîtrise plus le sens du langage qu'il parle, qu'au lieu de le conduire et de le choisir il s'en trouve possédé, ainsi Bernard par le mot vert, et qu'il subit de ce fait ce qu'il devrait assumer. En une formule plus brève on pourrait dire avec J. Lacan que le délirant « est parlé » mais qu'il ne parle plus.

Notre schéma, par le fait qu'il illustre d'une façon simple deux axes de la communication, l'axe imaginaire et l'axe symbolique, nous invite incidemment à considérer cet axe S-A duquel nous avons jusqu'ici peu parlé : tout indique qu'il ne saurait lui non plus être utilisé tel que, hors du détour imaginaire nécessaire ; s'il est indispensable que le sujet qui use habituellement de l'axe a-a' pour ses communications sache et se souvienne à tout instant qu'il s'agit en fait non pas d'une voie autonome mais d'un segment du chemin qui mène de S en A, il est non moins nécessaire que celui qui prétend à rendre compte de quelque relation intersubjective privilégiée se souvienne de l'indispensable médiation imaginaire. Là aussi, ce n'est guère que dans le monde de la psychose que nous pouvons trouver ces tentatives de communications directes, rigoureusement intersubjectives, échappant à toute formulation rationnelle ; évocatrice par certains de ses aspects des expériences mystiques de très haute qualité symbolique (mais qui relèvent, elles, d'une subjectivité reconnue et maîtrisée en tant que telle), la relation délirante intuitive se distingue justement par le fait qu'elle est subie, ou tout au plus imaginairement maîtrisée.

Car il est un fait ici que nous ne pouvons méconnaître : le délirant captif de son monde imaginaire, retranché de sa propre valeur subjective, s'efforce à tout prix de retrouver ailleurs cette symbolicité fondamentale qu'il a per-

1. *Loc. cit.*, p. 571.

due ; elle surgit de la façon la plus inattendue et la plus désordonnée en n'importe quel point de son monde et rien ne saurait mieux la résumer que la conclusion que Bernard nous donne à une tentative de rationalisation délirante : « L'ESPRIT VEILLE[1] ». Mais si Dieu ou le diable surgissent de partout à l'appel voilé de ce monde délirant, c'est quand même et toujours imaginairement, et d'une façon faussement rationnelle, que le psychotique tente de rendre compte de ce surgissement symbolique qu'il provoque lui-même sans relâche.

Ainsi pouvons-nous peut-être plus efficacement tenter de rendre compte des inépuisables contradictions du monde délirant d'où surgissent parfois sans attache et sans signification les vérités les plus fulgurantes et les intuitions les plus profondes. Rien ne saurait mieux illustrer à la fois le mécanisme du processus délirant et ce qu'il nous offre ainsi à comprendre que le thème de la « *langue fondamentale* » de Schreber, forme achevée du projet de retrouver l'ordonnance imaginaire d'un plan symbolique délié de toute « incarnation » formelle[2] ; mais nous ne saurions ici nous consacrer à cette étude qui s'éloigne un peu trop de notre propos, encore qu'il nous y ait mené.

Nous voudrions cependant, avant de conclure sur ce schéma de la communication intersubjective, indiquer combien il peut nous aider à figurer — bien imparfaitement — mais de façon commode le style de relation schizophrénique dans lequel c'est l'axe S-A qui est en honneur au mépris du détour contingent a-a' ; comme nous l'indiquions brièvement au moment d'examiner la question de l'expérience de la réalité, il semble que le schizophrène en néglige l'aspect imaginaire et formel pour ne voir que valeur symbolique en toute chose. C'est bien sur le mode d'une *subjectivité retranchée dans une négation primitive de toute identification imaginaire maîtrisée* que le schizophrène vit sa relation à « l'autre », qui ne mérite au sein de sa subjectivité radicale (de son autisme) même plus ce nom d'autre. Thérapeutiquement tout le travail consistera par quelque moyen que ce soit à lui restituer l'usage de sa fonction imaginaire (du détour a-a') à le faire accéder à quelque identification par nature imaginaire, autrement dit de lui donner un « moi ».

L'ensemble de ces considérations sur le problème de la subjectivité et la formule imagée que nous avons proposée de la communication intersubjective ne doivent pas nous faire oublier ce qu'une telle simplification, réduisant à deux sujets les pôles de la communication, présente d'artificieux. Si nous avons cependant usé d'une telle schématisation, c'est qu'il nous semblait nécessaire de montrer ce qu'une telle conceptualisation des problèmes posés par l'expérience clinique peut et doit entraîner de conséquences au niveau de notre action. Il est bien

1. *Loc. cit.*, p. 543.
2. Voir aussi la note sur la « chaîne du signifiant », *loc. cit.*, p. 400.

clair en effet que notre formule imagée peut, dans la confusion du dialogue avec le psychotique, nous aider à reconnaître à tout instant qui parle, de qui et à qui ; qu'elle peut nous aider à distinguer le plan totalement imaginaire, où nos raisonnements s'épuiseraient, de la relation purement narcissique où le délirant se maintient, de son recours désordonné à la symbolicité d'une subjectivité perdue. Cela peut donc nous aider à comprendre les principes qui devront guider notre action lorsque nous tenterons de rendre au délirant l'usage de sa subjectivité et de le centrer à nouveau autour de sa propre valeur symbolique. Sans vouloir détailler ce que de tels principes imposent à notre action, remarquons à quel point une telle conception peut permettre d'ajuster nos paroles au niveau d'une juste prudence qui sans participer en rien à la relation délirante imaginaire sachent témoigner d'une subjectivité autonome « tierce » qui peut seule par sa permanence et son indépendance faire revenir le malade à un mode de communication plus ouvert au procès dialectique vrai et au progrès thérapeutique.

Problèmes dynamiques

Tout délirant, Pierre comme Bernard, nous pose un jour ou l'autre cette question angoissée qui marque sa perplexité et souvent son découragement : « Pourquoi suis-je ainsi tourmenté ? J'ai pourtant toujours essayé de faire de mon mieux, d'être un honnête homme. » Malgré tout ce que cette formule contient déjà de réponse implicite sur le mode paranoïaque, à savoir « ce sont les autres, ou tel autre, qui ont fait cela de moi », la question n'en reste pas moins ouverte d'une certaine genèse des troubles, voire de la *force*, ici supposée extérieure, qui a mené le sujet dans l'état où il se trouve. C'est cet aspect dynamique du trouble délirant que nous nous proposons maintenant d'aborder.

Nous avons toujours eu soin jusqu'ici de bien marquer, dans l'étude des problèmes structuraux, le caractère profondément original, irréductible aux modes névrotiques connus, des processus psychotiques.

Notre intention reste la même pour l'abord des processus dynamiques car nous pensons que les concepts couramment utilisés dans l'étude des névroses ne sauraient rendre compte des phénomènes psychotiques et cela pour deux raisons d'un ordre différent : la première étant que les concepts de régression, de refoulement par exemple, sont insuffisamment élucidés dans l'usage même qui en est fait dans la théorisation de la névrose ; la deuxième est que ces concepts même élucidés ne sauraient être utilisés pour l'étude de la psychose sans impliquer le risque d'une attitude *a priori*, qui serait, comme la nomme H. Ey, celle de la névrotisation de la psychose.

Mais il existe là une difficulté supplémentaire intrinsèque à l'abord des problèmes dynamiques en général pour lesquels l'image, si nuancée soit-elle, trahit toujours la mouvance propre de la chose en question : ainsi en

est-il du concept de régression, par exemple, dont l'image qu'il suggère en voile le sens.

C'est pourquoi nous avons pris l'habitude, même pour les problèmes ayant trait à la névrose, de les poser en termes de *question*. Nous ne perdons jamais de vue que le névrosé, du fait même qu'il vient nous voir, *pose une question*, voilée certes, mais interrogative quand bien même elle se présente sous forme d'une affirmation qui se veut parfaitement lucide. Et il s'agit pour nous de bien entendre cette question dont le mode et le style varient selon qu'il s'agit par exemple d'un hystérique ou d'un obsédé ; nous avons insisté ailleurs[1] sur le propre de la question du doute « appât problématique et interrogatif » et, dans un travail plus récent[2] nous nous hasardions à formuler trop simplement ce qui opposait l'interrogation fondamentale de l'hystérique : « Suis-je homme ou femme ? » à celle de l'obsédé : « Suis-je ou ne suis-je pas ? » qui se présente en fait sous la forme d'une négation double mais quand même dubitative : « Je ne suis ni homme ni femme, ni objet ni sujet ». Nous ne nous attarderons pas sur cette façon que nous avons de remarquer le caractère questionnant de la symptomatologie névrotique, pour essayer dans chaque cas de savoir qui interroge, sous quelle forme, et à qui s'adresse cette question toujours voilée, mais il est certain que nous usons là d'un outil conceptuel plus efficace car beaucoup moins mythique que celui de la séquence frustration-agressivité-régression dont l'usage clairvoyant réclamerait une solide connaissance de la signification réelle des trois termes qui la constituent.

S'il nous apparaît donc certain que le propre du névrosé est de poser une question — non seulement d'ailleurs à son thérapeute, mais à tout le monde — en est-il de même pour le psychotique, et peut-on dire même qu'il pose une question ?

L'expérience peut sur ce point nous donner des sentiments divergents : s'il est bien évident que certains psychotiques ne posent aucune question, mais vivent et s'exposent précisément sans interroger vraiment autrui, il en est dont la perplexité anxieuse, la répétition stéréotypée de certaines formules et l'insistant bavardage donnent toute l'apparence de la question posée. Or nous savons tous qu'il ne suffit pas d'y répondre comme on le fait au névrosé, voire en l'engageant de plein gré dans un long dialogue psychothérapique ; le plus souvent notre réponse n'y suffit point et c'est ce qui motive pratiquement *notre* interrogation sur la nature de la question psychotique : comment l'entendre et comment y répondre ?

---

1. « La fonction imaginaire du doute dans la névrose obsessionnelle ». [Voir ci-dessus, p. 51 et suiv.]
2. « La mort dans la vie de l'obsédé », *La Psychanalyse*, n° 2, p. 111.

Or notre sentiment fondé sur notre expérience clinique est que le psychotique ne pose plus de vraie question. Le propre du psychotique est — sans le savoir bien entendu — d'avoir déjà répondu par son entrée dans la psychose à la question particulière qui se posait à lui, et qu'il aurait autrefois (ou peut-être jamais) pu nous poser. C'est sa propre réponse à l'interrogation subie par lui-même d'un manque vécu, c'est sa propre réponse qu'il nous propose par sa vie délirante, qu'il nous expose ainsi, sans plus la remettre en cause, mais en s'en servant au contraire comme du fruit d'une expérience estimable. Comme le dit J. Lacan : « *La question psychotique n'est ouverte à aucune composition à proprement parler dialectique* » ; ou encore : « La question est posée de notre propre fait, de notre propre perplexité devant la réponse que le psychotique nous propose » pour reprendre une formulation de F. Perrier[1].

Le problème de savoir comment répondre à la question psychotique change alors de sens et devient : *comment retraduire en question la réponse psychotique, comment faire rentrer dans un mouvement dialectique ce qui se présente justement comme étant en dehors de toute dialectique ?*

C'est là, nous en sommes persuadé, la vérité la plus apparente qui doit, si nous savons en user, nous permettre de jeter une saine lumière dans le monde de la psychose, et guider véritablement notre action thérapeutique.

Il est un fait difficilement contestable que l'expérience psychotique se présente ainsi comme étant retranchée de toute composition dialectique et vivant sur elle-même, tout comme l'expérience obsessionnelle mais à un degré de plus, d'une sorte de dialectique interne, autonome, imaginaire. Mais le fait même de la constatation d'une expérience d'existence retranchée du mouvement dialectique proprement humain nous pose un problème d'ordre spécifiquement dynamique, celui de la genèse ou de l'origine d'un tel état. Nous ne méconnaissons pas le paradoxe inhérent à une telle question qui met en cause en quelque sorte la *genèse et la structure temporelles* d'un mode d'existence que l'on peut dire à juste titre exclu du temps de notre expérience commune. Il s'agit là d'un problème fondamental que nous nous proposons de reprendre sous l'angle de la « psychogenèse » et de la temporalité dans une étude qui ne saurait ici trouver sa place.

Laissant ainsi en suspens le problème plus proprement métaphysique de la temporalité que nous avons ici rencontré, il nous apparaît néanmoins nécessaire, pour ne pas retomber dans la confusion, d'illustrer ce que peut être l'expérience psychotique fondamentalement exclue de toute

1. Symposium sur le problème de la psychose. Société française de psychanalyse, 24 février 1957.

dialectique, en recourant à un concept freudien communément ignoré, mais dont on trouve cependant l'indication majeure dans l'étude de *l'hallucination* du doigt coupé de l'homme aux loups, le concept de « *Verwerfung* », rejet, *forclusion*, ainsi que le traduit J. Lacan, distingué du concept de refoulement névrotique ou « *Verdrängung* ».

Que faut-il entendre par cette « forclusion » qui, contrairement au refoulement générateur de névrose, contiendrait en elle le germe de l'évolution psychotique, hallucinations et délires ?

Si le refoulement se conçoit aisément comme la mise entre parenthèses ou l'occultation rusée d'une expérience déjà virtuellement structurée, s'il est de même facile de comprendre que ce qui a été ainsi voilé puisse de nouveau à la faveur de circonstances favorables être dévoilé et ré-intégré dans le courant dialectique de l'expérience, la forclusion au contraire marque un événement qu'il est plus difficile de décrire dans sa survenue comme dans ses suites, car il est malaisé de décrire cet événement qui survient précisément au niveau des fondements de toute structure, *au niveau du signifiant lui-même*.

Si nous imaginons l'expérience comme un tissu, c'est-à-dire, au pied de la lettre, comme une pièce d'étoffe constituée de fils entrecroisés, nous pourrions dire que le refoulement y serait figuré par quelque accroc ou déchirure, même importante, toujours passible d'être reprisée ou stoppée, alors que la forclusion y serait figurée par quelque béance due au tissage lui-même ; la forclusion serait une sorte de « *trou originel* » jamais susceptible de *retrouver sa propre substance puisqu'elle n'aurait jamais été autre que substance de trou* ; il ne pourrait, ce trou, être comblé, toujours imparfaitement, que par une « pièce » pour reprendre le terme freudien cité en exergue.

Il nous paraît cependant nécessaire, avant de formuler provisoirement l'originalité du concept de forclusion, de préciser en quelques mots le niveau spécifique de son surgissement, à savoir le plan du signifiant. C'est littéralement au niveau du *signifiant* considéré sous son double aspect que peut se concevoir ce phénomène. Il diffère en cela aussi du refoulement qui s'exerce, lui, au niveau plus complètement structuré (et plus complexe) des *significations* intégrées dans le courant dialectique.

Nous pouvons dire maintenant, et très approximativement que :

La forclusion (Verwerfung) désignerait ainsi une expérience marquée du sceau indélébile d'un manque radical, d'un « TROU DANS LE SIGNIFIANT » *antérieur à toute possibilité de négation, donc de refoulement*.

Nous tenterons, malgré l'impossibilité quasi certaine d'une telle entreprise, de donner de ce processus une illustration plus complète, que nous voudrions surtout suggestive plus que démonstrative ; il s'agit donc là d'un artifice dont il faut excuser par avance à la fois le caractère de fantaisie parente du délire et le ton plaisant qui est sa seconde justification.

Voici donc, à titre de commentaire imagé du concept de « forclusion » que nous tentons, à la suite de J. Lacan, d'introduire dans la compréhension du phénomène psychotique, l'histoire renouvelée d'un Américain à Paris qui, à la faveur d'une nuit de fête, n'évita les périls de la chair (mortelle prudence) que pour contracter le germe d'une maladie de l'esprit.

L'homme savait notre langue mais ignorait l'usage de notre pays et ce fut pour lui une expérience neuve aussitôt débarqué d'Orly à la tombée du jour que de visiter en compagnie d'un vieil ami français le « Gay Paris » ; après les traditionnelles « Folies Bergère » et un souper chez « Lipp », la fête se termina dans un cabaret de Montparnasse à une heure fort avancée de la nuit.

Quelle heure pouvait-il bien être lorsque nos deux amis joyeux et bruyants se retrouvèrent — si l'on peut dire — sur le boulevard Raspail du côté du *Lutétia* ? Nul ne le saura jamais. Faut-il préciser que selon toute vraisemblance, ils étaient ainsi perdus par le fait d'une intoxication éthylique aiguë dans un état que, pour plus de commodité, nous nommerons de « dissolution partielle de la conscience ».

C'est alors que survint une paire « d'hirondelles » (les « hirondelles » sont les agents à bicyclette qui sillonnent la nuit parisienne), à la silhouette bien connue des Parisiens ; les hirondelles furent ainsi nommées et joyeusement interpellées par le vieux Parisien, tandis que son compagnon en imitait le cri aigu ; lesdites arondes durent suppléer avec quelque vigueur aux effets de la dissolution passagère de leur double conscience pour leur faire retrouver l'hôtel *Lutétia*.

Cette rencontre qui mit un terme à leur joyeuse équipée eût été un mauvais souvenir, si seulement souvenir il y avait eu ; *mais, de souvenir il n'y en eut point*. C'est du portier de l'hôtel que nous tenons l'histoire, et, nos joyeux compagnons se croyant encore au cabaret se *retrouvèrent* — vraiment cette fois — vers midi, quelque peu contus, dans leur chambre d'hôtel. Comment étaient-ils arrivés du cabaret jusque-là ? Leur dignité se refusa d'éclaircir ce mystère.

Ce n'est que huit mois plus tard, de retour à Chicago depuis longtemps, alors que notre Américain est aux prises avec ses difficultés familières, femme, belle-mère et directeur, qu'éclate le drame. Tout le monde mit sur le compte de la peur et du bruit aigu que fit, au cours d'un meeting aérien, un avion en piqué avant qu'un autre franchît le mur du son l'éclosion brusque d'un curieux *délire ornithologique* : notre homme se prit pour un aigle. Il construisit une volière dans son jardin, éleva des espèces rares, fit enregistrer Messiaen et partit périodiquement pour de longues migrations. Il était fou.

Cette fantaisie se propose d'illustrer ce que peut être l'objet de la forclusion, cette « expérience non dialectisée » dont nous supposons le rôle pathogène dans l'histoire d'un délire. Ici c'est bien entendu la scène de la rencontre des agents à bicyclette (les hirondelles) qui

constitue cette expérience brutale mais nullement intégrée dans la trame des souvenirs, expérience vécue, mais non temporalisée, non mémorisée ; il n'en reste que des traces énigmatiques d'ailleurs pour les sujets : quelques contusions et le fait d'être à l'hôtel. Or ce qui réapparaît dans la réalité fantasmatique du délire c'est justement l'oiseau, c'est-à-dire d'une certaine façon « l'hirondelle » qui avait constitué le centre de l'expérience non intégrée, le *signifiant escamoté*, le *symbole refoulé* indépendamment de ses corrélations imaginaires. Selon une formule de J. Lacan, nous pouvons dire que c'est ce qui avait été rejeté de *l'ordre symbolique*, à savoir le signifiant pourtant connu « hirondelle », qui *réapparaît* au cours du délire, *dans le réel* ou tout au moins sur un mode d'expérience de la réalité tel que nous l'avons défini dans notre premier paragraphe, à savoir d'une réalité marquée du sceau de l'imaginaire et privée de toute dimension véritablement symbolique.

Ainsi, contrairement au refoulement *qui porterait sur un élément « associatif »*, nous pouvons dire, dans une première approximation, que la forclusion porte *sur un donné symbolique premier*, autrement dit sur un *signifiant* en tant que tel, alors que le refoulement porterait sur un élément du discours constitué.

Ce que nous voulions indiquer de cette façon et à propos de cet exemple fantaisiste, c'est que le concept de forclusion doit pouvoir nous permettre d'approcher de plus près et d'une façon plus adéquate la dynamique propre du phénomène psychotique car il indique mieux que tout autre les caractères spécifiques de ce « manque » dont tout clinicien sent l'appel dans son contact avec le psychotique. Cliniquement cet élément forclos n'est évidemment pas décelable comme dans l'exemple fantaisiste que nous avons choisi ; car ce qui caractérise cette expérience non dialectisée c'est qu'il est précisément impossible de la retrouver intégralement. Contrairement à l'élément refoulé que l'on trouve au nœud de la névrose et que l'on peut toujours reconnaître par quelque signe ou substitut, et traquer avant de le dévoiler à travers ses déformations et ses déguisements, l'élément forclos est par nature inaccessible comme tel. Mais par contre il se signale par le manque qu'il constitue ; il se manifeste à la façon d'une profonde dépression, d'une sorte d'appel d'air qui centre et organise de la façon la plus inattendue l'ensemble de ce qui se trouve à l'entour. Le signe clinique de la forclusion est une sorte de *convergence* irrésistible, désordonnée mais impérieuse, vers un centre qui semble n'être que vide. Contrairement au nœud d'une névrose dont la convergence symptomatique qu'il ordonne peut être déchiffrée rationnellement après un travail de restitution contraire à celui de la censure, du déplacement ou de la projection, la convergence symptomatique de la forclusion est désordonnée, totale, comme un reflet vide du symbole rejeté, du signifiant laissé pour compte, elle constitue une sorte de structure

propre, originale, à l'intérieur de laquelle s'organise un nouveau microcosme de questions spécieuses, voire de névroses kystiques. Rien à cet égard ne peut être plus démonstratif que le premier cas que nous avons rapporté, celui de Pierre : *l'équivalence significative* de tous les points de son discours, sa convergence vers un thème unique mais inaccessible à toute ouverture dialectique illustre d'une façon moins fantaisiste mais plus concrète les caractères propres ainsi dégagés, de l'expérience psychotique [1].

Peut-on aller plus loin, et tenter quand même d'imaginer ce qui constitue dans tel ou tel cas la nature de l'élément forclos ? Il faut bien reconnaître qu'il n'y a nul moyen rationnel d'y parvenir ; tout au plus pouvons-nous, par l'analyse même du mode même de la convergence que nous constatons, situer approximativement le champ de signification dans lequel s'est produite la forclusion. Ainsi pour Bernard il semble bien que c'est autour d'un signifiant évoquant le problème du sujet, de l'identité, du moi et peut-être plus précisément dans ce qu'un tel signifiant pouvait soutenir de rapport au père que se situe selon toute vraisemblance l'objet de la forclusion ; mais il est bien certain que nous ne pourrons jamais l'affirmer ni le démontrer avec certitude.

Il est cependant un cas privilégié par lequel nous pourrions pousser plus avant notre recherche : c'est l'observation de l'Homme aux loups de Freud qui, rappelons-le, est constituée par l'étude d'une névrose infantile à travers une analyse d'adulte névrosé ; or, à cette observation s'ajoute l'analyse par Mme R. Mack Brunswick d'un épisode psychotique ayant pris la forme d'un délire de structure paranoïaque, présenté par le même malade ; tout indique que cet épisode psychotique est né de l'inachèvement de l'analyse menée par Freud, jointe à une attitude « contre-transférentielle » que prit Freud au lendemain de la guerre qui avait ruiné et exilé son ancien patient. Nous nous trouvons donc, avec le « Supplément à l'histoire d'une névrose infantile » devant l'étude et l'analyse d'une véritable « *psychose expérimentale* ».

Il semble que l'étude de ce cas, que nous avons poursuivie ailleurs [2], pourrait illustrer d'une façon plus détaillée non seulement le mécanisme de la forclusion, mais aussi nous dévoiler d'une façon plus précise la nature de l'élément forclos dans ce cas précis. C'est en effet par le biais de l'analyse de la « scène primitive » à propos de l'étude de la névrose infantile par Freud que nous pouvons avec le plus de probabilité reconnaître dans le même contexte la nature de l'élément for-

1. Rappelons ici encore les perspectives indiquées dans la note sur la structure du signifiant.

2. Voir S. Leclaire, « À propos de l'épisode psychotique que présenta "l'homme aux loups" », *La Psychanalyse*, vol. 4, PUF, Paris, 1958. [Article publié ci-après, p. 137et suiv.]

clos ; c'est aussi par l'étude des effets du « forçage » créé par Freud en fixant un terme à la cure que nous pouvons apprécier les conséquences d'une perturbation imposée au temps propre de chaque sujet en psychothérapie.

La question enfin reste ouverte de savoir pourquoi telle expérience de forclusion peut devenir et devient pathogène, car il est certain que chaque individu peut avoir subi, dans ses premières années, des expériences de ce genre. Ici, la réponse serait sans doute du même ordre que celle qui indique ce qui fait d'un refoulement névrotique un élément pathogène : c'est l'expérience ultérieure, souvent renouvelée mais en rapport de quelque façon avec l'élément forclos, qui réactive après coup les problèmes connexes toujours irrésolus. Ainsi pour Bernard il est clair que les deux vols d'aliments[1] doivent avoir quelque rapport avec l'élément de problématique narcissique qui avait été forclos, et de ce fait en réactiver la puissance d'attraction.

Malgré toutes les questions que nous laissons ici ouvertes, il nous semble que l'abord que nous proposons des problèmes structuraux et dynamiques propres à la psychose doit nous permettre de mieux comprendre et de guider plus efficacement notre action thérapeutique.

En effet, chemin faisant nous avons indiqué, à propos de chacune des questions théoriques abordées, quelques principes simples de travail thérapeutique, et nous nous contenterons ici d'en rappeler les éléments : Identifier tout d'abord le mode particulier au malade d'appréhension de la réalité selon sa dominante imaginaire ou symbolique, afin d'y répondre de façon opportune en évitant de renforcer par ignorance la déformation pathologique ; ajuster aussi notre langage au style même du langage psychotique, et distinguant le type d'altération de sa structure au profit du signifiant ou du signifié, s'efforcer de restituer aux signes échangés leur pleine valeur significative au lieu d'user au hasard des mots qui se présentent ; savoir aussi à tout instant qui parle, de qui et à qui, nous paraît être une règle essentielle pour un abord psychothérapique rationnel ; une telle pratique implique une distinction claire entre le sujet et son moi ainsi qu'une juste appréciation de leurs rapports réciproques ; savoir reconnaître enfin à son juste niveau la question psychotique dans son ambiguïté, c'est se trouver affronté au problème dynamique fondamental de la forclusion qui indique l'attitude thérapeutique : s'efforcer de *symboliser* — au sens que nous avons défini — à tout prix, mais aussi précisément que possible le « manque » résultant de cette forclusion.

Telles nous paraissent être, en résumé, les quelques règles pratiques et simples qui ne peuvent assurément prendre leur plein sens et leur totale

---

1. *Loc. cit.*, p. 534 et 536. Ces deux vols sont : 1) à cinq ans celui d'une bouchée en chocolat chez un confiseur, surpris par sa mère ; 2) en 1946 la « récupération » d'une boîte de conserve à la cantine de l'école.

efficacité que dans la mesure où elles sont le témoignage de l'élaboration rationnelle des principes que nous nous sommes efforcé de dégager.

Discussion

Dr Kœchlin : La conférence de S. Leclaire est le type même de la conférence jouant avec des concepts trop abstraits pour que l'on puisse, sans avoir longuement relu le texte, prendre part à la discussion. Il n'en reste pas moins que d'emblée la voie d'abord qu'il a prise des problèmes de la psychose et de la schizophrénie paraît originale et semble très riche de possibilités. S. Leclaire a abordé les problèmes posés par le psychotique au travers d'une étude de l'imaginaire, du symbole et du lien dynamique entre le signifié et le signifiant, utilisant ces termes dans un sens un peu différent de celui adopté par d'autres. L'étude qu'il a faite de la rupture du lien entre le signifiant et le signifié est de nature à nous apporter de nouveaux éléments séméiologiques particulièrement utiles.

Toutefois, je me pose la question de savoir s'il a fait là autre chose que de décrire en d'autres termes la « *Spaltung* » du schizophrène, l'automatisme mental, ou un certain degré de dissolution de conscience propre au délirant ; le tout réuni dans une unité qui serait le problème fondamental de ces psychoses. J'ai la certitude qu'il a saisi là une voie d'abord préférentielle de la psychopathologie. Cependant, S. Leclaire n'est-il pas resté un peu trop sur un plan descriptif et n'a-t-il pas fait une œuvre trop phénoménologique ? La notion de forclusion à laquelle il est revenu paraît correspondre à une réalité objective. Le trajet entre le sujet et le moi est indiscutablement coupé, ou plutôt arrêté ; mais il reste à faire une étude dialectique de ces faits.

Nous pensons qu'il n'est pas possible de dire exactement que chez le psychotique, il n'y a pas de liens entre le signifié et le signifiant, pas de signe ; ceci est peut-être plus vrai chez le schizophrène que chez le délirant, et c'est l'étude du signe chez ce premier qu'avec une terminologie un peu différente j'avais essayé d'étudier brièvement dans ma conférence : « À propos du symbolisme schizophrénique » (Entretiens psychiatriques, 1953). Ce qui paraît dominer l'affectivité du schizophrène serait une angoisse de caractère particulier, une « insécurité abyssale » selon le terme de Sullivan. Cette dernière nous paraît déterminer la modalité selon laquelle s'établit le lien entre le signifié et le signifiant, ce que nous avons appelé la symbolique schizophrénique. *Le symbole* devient la réalité et *l'expression même du schizophrène.* Il permet un isolement (coupure) de la réalité angoissante ; mais le propre du symbole schizophrénique est qu'il permet l'expression de la réalité sous la forme d'une image non anxiogène, déculpabilisée et à résonance affective purifiée.

En d'autres termes, les symboles permettent de transposer, de mettre sur un autre plan l'angoisse et de la transformer en un sentiment de nature un peu plus maniable. On pourrait dire que la démarche des néologismes créés par Pierre pour désigner son imperméable portent à la fois la marque de la dissociation et sont une expression progressivement dépouillée de résonance affective pénible d'une réalité angoissante.

Certes, les symboles schizophréniques n'ont que rarement une signification univoque, voisins, en ceci également, de la plupart des symboles esthétiques.

Quoi qu'il en soit, il semble que c'est grâce à leur compréhension (qui ne se fait bien entendu pas sur le plan cartésien) que le psychiatre entrera en contact avec le schizophrène et sera à même de conduire sa psychothérapie.

Dr Green : L'essai que Leclaire vient de tenter est de ceux qui à l'occasion de rencontres ou de débats offrent la possibilité de formuler sinon un manifeste du moins une profession de foi. L'ampleur de sa visée tend à recouvrir aussi parfaitement que possible la totalité du champ offert à la discussion. L'inquiétude qui a motivé son exposé tient à l'absence d'une conception théorique de la psychothérapie des psychoses. Cette inquiétude est certes fondée. Leclaire se déclare insatisfait des références faites au principe de réalité, à la régression, au refoulement (concepts pourtant freudiens) qu'il trouve « plaqués » pour les besoins de la cause à l'étude des psychoses. On attend donc ici une formulation spécifique, dans les termes exigés par la question posée. Et il semble bien qu'une réponse soit fournie dans cet esprit. Pourtant à y regarder de plus près on découvre *plutôt l'application d'un système théorique général au problème des psychoses* qu'une solution spécifique.

La première réponse à faire est que cet édifice théorique existe déjà dans la théorie psychanalytique. On ne saurait dire qu'il est ignoré de l'auteur puisqu'il cite en exergue le texte où Freud lui-même en pose les grands principes. Les écrits à ce sujet ne sont pas nombreux mais ils existent et sont bien connus : conflit avec le moi et le ça dans la névrose, conflit entre le moi et la réalité dans la psychose, refoulement des instincts dans la névrose, refoulement de la réalité dans la psychose, possibilité de transfert dans la névrose, impossibilité en raison de la structure narcissique dans la psychose. Le développement de ces concepts peut rester encore à faire, mais, comme le plus souvent, Freud a dit l'essentiel et fourni les points nodaux autour desquels l'approfondissement doit s'opérer. Il n'y a donc aucune raison de parler de placage, puisque les distinctions sont déjà présentes. Aussi, si l'on veut aller au fond du problème, il s'agit en réalité d'une reformulation, sinon d'une refonte, de la théorie freudienne que Leclaire propose. Car en effet ce qui sépare cette position du point de vue classique est le refus

d'accepter ces points nodaux comme centre du débat dans leur signification habituelle.

On peut considérer cette révision déchirante comme nécessaire. Mais il faut alors en prendre la responsabilité. Tout se passe comme si, voulant d'avance parer à la critique d'hérésie vis-à-vis de Freud, on tentait de désarmer l'adversaire en criant bien haut à la trahison des autres. Freud a toujours précisé le caractère provisoire de ses conceptions théoriques ; il s'est toujours défendu de l'édification d'une systématisation *a priori* de l'expérience analytique. Or on n'assume ni clairement ni ouvertement ce désir de mettre au goût du jour la psychanalyse. Si, comme nous venons de le dire, Freud a bien insisté sur le caractère conventionnel de sa conception de l' « appareil psychique », il n'a jamais laissé de place pour des interprétations de cet ordre. On a beau arguer du « *Witz* » ou de la *Traumdeutung*, l'écart reste très grand. Freud n'était guère avare d'écrits. La nécessité qu'il avait de multiplier les formulations de son œuvre à des destinées différentes et surtout à des publics d'information différente sur la psychanalyse nous permet d'étudier sa pensée à des niveaux différents de complexité. Ce sondage nous éclaire sur la remarquable stabilité des piliers doctrinaux sur lesquels repose la construction théorique de la psychanalyse. On y retrouve l'importance considérable que Freud attachait à sa dernière élaboration de l'appareil psychique affirmée depuis le Moi et le Ça, reprise dans *les Nouvelles Conférences, Psychanalyse et Médecine, l'Abrégé de Psychanalyse*, œuvres que nous choisissons à dessein pour bien marquer la diversité des buts qu'elles visent. S'il existe des ambiguïtés ou des contradictions dans l'œuvre de Freud, ce n'est pas là qu'elles se marquent le plus.

Certaines positions ont pu donner l'impression d'une schématisation à outrance par des références trop uniquement verbales sur les fonctions intégratrices du Moi ou ses capacités de synthèse ; il faut bien rappeler que Freud était lui-même fort embarrassé quant aux activités du Moi qu'il inféodait au système *perception-conscience*, seule articulation que lui permettaient les références scientifiques de son temps et que la découverte de l'Inconscient n'avait pourtant pas permis de dépasser.

Le problème se pose donc de savoir si cette nouvelle formulation est tellement fidèle à l'œuvre du fondateur de la psychanalyse. Freud exigeait simplement pour remplacer les données qu'il avait élaborées que les nouvelles théories fussent d'un maniement plus commode, d'une économie plus avantageuse et surtout qu'elles répondent davantage aux données de l'observation — ce qui peut paraître un argument outrageusement scientiste mais qui n'en est pas moins édicté avec une exigence radicale. Or il faut bien le dire, aucune des constructions proposées ne répond à ces conditions. Il se peut que ces conditions soient elles-mêmes pernicieuses, il faut alors les dénoncer ouvertement.

Là où le renouvellement ne paraît rien apporter de substantif c'est précisément sur le problème du réel. Leclaire, suivant en cela l'œuvre de Lacan, y « coince » véritablement le réel entre l'imaginaire et le symbolique. On peut d'abord faire remarquer que le fondement dernier à quoi se ramène cette nouvelle présentation ne dépasse pas tellement l'hypothèse freudienne initiale. Si, comme le dit l'auteur, l'imaginaire se rapporte à tout ce qui touche à la forme et le symbolique à celui du lien et de la communication, nous pouvons dire que nous y retrouvons la dualité du système perception-conscience, la correspondance s'établissant entre le monde perçu et le monde des formes ne se discutant pas, tandis qu'il est facile de voir, comme le soutient Freud expressément, que les contenus parviennent à la conscience par l'intermédiaire des traces verbales, où nous rejoignons le symbolique. Il n'y a donc pas de nouveauté radicale et pas d'avantage notoire dans le mouvement qui porte à user de cette terminologie nouvelle. Il y a lieu de le regretter, car l'expérience de la réalité mérite mieux que cette réduction. Mais il a toujours existé une certaine défiance chez J. Lacan à traiter du réel. Déjà en 1936 il cherchait à enjamber ce problème épineux, intitulant le travail qui en était l'occasion : « Au-delà du principe de réalité ». À cette époque, l'auteur assumait davantage sa volonté de se séparer de l'architecture métapsychologique de Freud. Mais pourquoi cette obstination qui n'a d'égale que celle qui se déploie à nier l'importance des activités du Moi ? Parce que l'ensemble des notions qui ont pour centre l'expérience de la réalité dans l'œuvre freudienne et dans ses prolongements gênent par leur enracinement corporel. Il est en effet impossible de s'étendre un peu longuement sur cet axe de pensée sans être obligé de se référer à l'acquisition de la maîtrise exercée sur le monde des objets, à la mise en jeu d'une adéquation de la réponse en rapport avec la situation, sans établir une prééminence de certaines conduites par rapport à d'autres, sans faire allusion à une mise en valeur progressive de modes privilégiés par rapport à d'autres, sans faire intervenir finalement la notion d'une évolution sans laquelle l'histoire reste une suite de contenus sans forme. Même les adversaires les plus acharnés de cette façon de voir ne peuvent empêcher d'être implicitement engagés sur cette façon de voir quand ils font allusion à la notion d'un *réel constitué*. C'est en effet le terme qui convient si l'on veut bien se souvenir que la conquête du sens en est étroitement solidaire et qu'un travail permanent doit la soutenir. Au point que lorsque cette opération vient à défaillir, il semble que toute la signification du sujet s'en trouve suspendue aux deux sens du terme. Et Leclaire est alors obligé de parler d'un manque « qui évoque la défaillance organique sans pouvoir cependant y trouver son explication ultime », timide avancée bientôt suivie d'un retrait. Si en effet on cherche à désincarner l'expérience de la réalité en la coupant de ses déterminations motrices — dans le sens du mouvement qui anime cette expérience — si on perd de vue que l'expérience de la réalité est tributaire de l'oscil-

lation entre les exigences extérieures et la vie fantasmatique et que cette oscillation est un « travail » c'est-à-dire une entreprise jamais achevée, toute rupture prend l'importance d'une défaillance capitale devant laquelle on ne peut qu'invoquer l'intervention de facteurs relevant d'un ordre différent de causalité.

La question des fonctions du Moi est liée, on le conçoit aisément, à la précédente. Là aussi une formule nouvelle veut se substituer aux enseignements habituels : le Moi est le lieu des identifications imaginaires du sujet. L'idée de lieu répond à la fois à l'origine topique du concept et fait allusion à un point focal virtuel. Mais nous savons que chacune des trois instances ne se définit que par rapport aux deux autres qui en limitent la portée, indiquent ses liens et confère à l'ensemble son équilibre. Il nous semble que cette définition fait fi de l'accent dominant que Freud indique dans *Inhibition, Symptôme et Angoisse* (p. 16) : « Le Moi est une organisation, il repose sur le libre commerce et sur la réciprocité d'influence entre ses différents éléments. » Leclaire parle bien à certains endroits de la libre circulation du sens, mais ne fait jamais aucune allusion à l'aspect architectural, instance de gouvernement et de réponse, pour tout dire d'élaboration, qui en fait l'originalité. Mais peut-être craint-il de verser alors dans une simplification abusive des lignes de force de la conduite ? L'étude des mécanismes de défense nous en garantit, comme forme de relation duelle par laquelle le sujet se cherche en même temps qu'il se nie, s'aveugle ou se transmue.

L'expérience du réel apparaît en effet comme sollicitation, engagement, appel. Ce qu'elle requiert, c'est une suite de prises de position qui s'imposent avec une force d'autant plus insistante qu'elle s'exerce sur un individu que la prématuration expose particulièrement. Le mécanisme de défense nous montre qu'une situation n'est jamais fermée, qu'une issue est toujours possible, mais que l'individu s'engage aussi dans cet évitement qu'il croit définitif. Le prix peut en être si élevé qu'on a dit — ce qui est une preuve supplémentaire de la volonté des auteurs de bien distinguer les plans — que les défenses étaient ici[1] des défaites. Le concept de *forclusion* n'exprime pas autre chose. Tout semble se passer comme si on avait la nostalgie de la période romantique de la psychanalyse antérieure à l'élaboration des instances sans qu'on ose l'avouer. Si nous pensons qu'il faut contribuer à l'édifice théorique freudien, c'est dans l'étude des formes successives d'évolution. Dans la clinique des psychoses il ne nous semble pas y avoir de voie plus féconde que l'étude des comportements pathologiques de l'enfance qui offre toute la gamme des oscillations du réel dans leur composante physique, leur valeur défensive, leur niveau de relation objectale. Pour moi je ne vois pas de

1. Dans les psychoses.

voie plus féconde que l'étude comparée de ses divers mouvements de construction et de destruction temporaires ou durables, labiles ou profonds de l'expérience de la réalité telle que l'offre la connaissance de ces divers moments aux différents âges de la vie. Cette étude permet d'étudier comment, à des étapes différentes, avec des moyens différents, une situation se fige, se pétrifie ou se dénoue. Comment une relation se regroupe en une forme rigide salvatrice ou s'étale en se dissolvant.

C'est, je pense, la seule manière de répondre autrement que négativement quand Leclaire s'interroge sur la nature de l'élément forclos où l'on retrouve comme un écho de l'incompréhensibilité du processus psychotique comme forme étrangère à toute humanité.

Dr H. Ey : Il me semble que retentissent encore les échos des discussions que nous avons eues ici même sur la psychogenèse des psychoses et des névroses en 1947. Il arrive un moment en effet où, à force de s'élever, le débat s'arrache au concret du problème. Pour moi, je n'y vois que des avantages. Il vaut mieux en effet sentir le vertige, le petit frisson métaphysique qui nous avertit qu'on touche le fond, plutôt que, comme le font la plupart, trembler à la seule approche du problème. Que nous soyons revenus dans ces instants au temps de Platon et d'Aristote à propos du rapport du langage et de la pensée, que l'ombre de Pythagore et des *Sophistes,* que quelque chose de la querelle des *Universaux* vienne encore nous diviser, cela est bien, car cela prouve que nous touchons au fond commun de ces terribles problèmes. Non pour nous y perdre, mais pour nous vivifier et assurer nos propres positions.

M. Leclaire nous a parlé de la réalité avec courage et pénétration. J'ajoute aussi avec une rare clarté, car il ne suffit pas qu'un texte soit difficile pour être taxé de confus comme pour dispenser l'auditeur d'ajouter au travail de l'auteur ce complément qui est indispensable à sa compréhension. Comme il est loin le temps du sensationnisme qui faisait de la réalité un polypier d'images qui s'accumuleraient passivement dans notre expérience ! C'est que la réalité est pour nous l'effet d'une prestidigitation ou d'une magie en tant qu'elle est une construction qui nous renvoie à la structure même du sujet. À cet égard le problème de la réalité et le problème de l'intelligence me paraissent se confondre, et je pense que les rapports cliniques qui unissent la « démence précoce » de Kraepelin et la schizophrénie de Bleuler, nous sont ici un sûr garant que nous ne nous payons pas de mots. Je compte bien dans mes études ultérieures développer cette pathologie de la raison et de la personne qui unit dans une même perspective le problème des névroses et des psychoses.

La psychose, nous dit M. Leclaire, est l'effet d'une pathologie qui altère ou détruit le signe. Par là il lie le problème de la réalité, celui du langage et celui de la logique. Cette « logistique », cette intervention

d'un modèle que l'on peut appeler structural ou formel dans la constitution du signe et dans sa dialectique, devait naturellement conduire notre brillant orateur à une sorte de psychanalyse cybernétique ou à une psychopathologie cybernétique — au point où se confondent le sens et les démarches opératoires qui l'énoncent. J'entends bien que cette verbalisation de la pensée peut encourir le trivial reproche de « verbalisme ».

Mais pour moi, la possibilité même de ce verbalisme est comme l'indice que nous touchons au problème de la forme et du contenu de la pensée. Peut-être vais-je scandaliser M. Leclaire mais il me semble qu'il réintroduit (et à mes yeux, très heureusement) la nécessité d'une psychopathologie de la structure formelle de l'organisation psychique. Quand il nous parle de la chute dans la fonction imaginaire par opposition à l'usage symbolique de la pensée et qu'il en fait le signe même de cette pathologie du signe qu'est la psychose, je me sens certainement bien près de lui... même si ce n'était qu'à la faveur d'un certain contresens que je me réjouis de cette rencontre, la contestation de sa validité me paraîtrait elle-même contestable. Dans la mesure où comme il le disait dans la discussion de ma conférence qui a inauguré ces Journées, la pensée symbolique est obéissance à la loi du logos, la pensée imaginaire représente en effet nécessairement le désordre qui échappe au contrôle de l'ordre. Ainsi, comme par un détour, il me semble que nous sommes plusieurs à admettre ici que la schizophrénie n'est concevable qu'au travers d'une analyse qui départage la raison et sa réalité et la déraison et son irréalité. Sans doute paraît-il décevant que les psychiatres en fin de compte se contentent de dire que ces grands aliénés que sont les schizophrènes sont des êtres dépourvus de raison. Mais je ne suis pas très sûr que ce qui peut paraître seulement un truisme assez dérisoire ne soit pas l'aboutissement d'une étude très profonde et jusqu'ici jamais faite de la raison perdue dans la folie. Il ne s'agit pas seulement en effet de mots, mais du contenu empirique des concepts fondamentaux de la science psychiatrique.

Dr Leclaire : M. Ey a bien voulu témoigner de l'écho qu'éveillent en lui les intentions de mon travail : rien ne pouvait m'être plus sensible.

Peut-on en toute rigueur parler de « symbole » chez le schizophrène ? Telle est la question par laquelle je serais tenté de poursuivre l'entretien avec Kœchlin.

Enfin, mes remerciements à l'adresse de Green ne sont pas de pure forme : je te sais gré de ta présence et de ta réponse. Tu entends ce discours comme un manifeste (il est un essai sincère de recherche) ; c'est donc qu'il résonne ainsi en toi (pourquoi ?). Mais si tu veux un jour, par delà nos soucis « politiques » et à travers nos protestations de fidélité à Freud, discuter librement (sans public et sans publicité), je te demanderai amicalement d'ajuster une de tes formules à la vérité de

mon projet : ce que je remets en cause, c'est la *signification habituelle* (comment en rendrais-tu compte ?) des « points nodaux » (que je reconnais comme tels) et sur lesquels convergent nos intérêts de praticiens